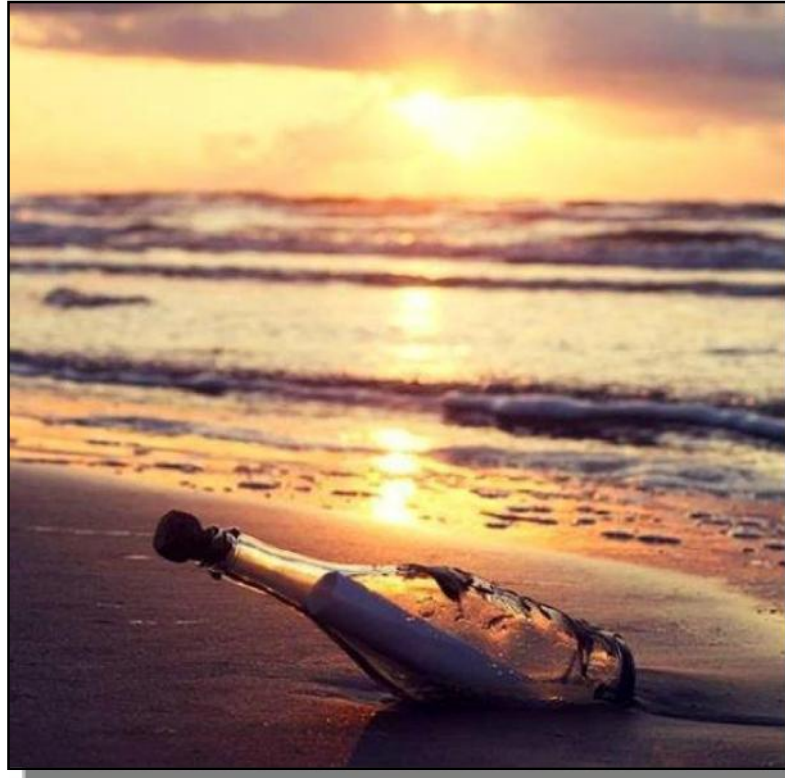


Jean-Baptiste MESONA



*Le Puits  
des âmes perdues*

CHEVALION  
Maison d'édition

## Sommaire

---

- CHAPITRE 1 : BAR DE L'ETERNEL RETOUR  
CHAPITRE 2 : LES VAGUES DE L'AMER  
CHAPITRE 3 : LE MESSAGER DU SILENCE  
CHAPITRE 4 : DEVENIR SOLEIL  
CHAPITRE 5 : CYPRI, LE PIEGE AMOUREUX  
CHAPITRE 6 : FEMME BRUNE ET BIERES BLONDES  
CHAPITRE 7 : VENUS VICTRIX  
CHAPITRE 8 : LA MORT DU POETE  
CHAPITRE 9 : WANDERLUST  
CHAPITRE 10 : CORRESPONDANCES D'UN CONDAMNE  
CHAPITRE 11 : BOHEME D'AMOUR ET D'ALCOOL  
CHAPITRE 12 : OFFRANDES A L'ABSENTE

Veni Vixi Vici

## 1 - BAR DE L'ÉTERNEL RETOUR

Dans le brouillard soiffard des comptoirs, près des quais, marins voyageurs parés de cirés reviennent sereins se réchauffer à l'écart et à-côté des esprits languards et consumés. Bras posés et amarrés sur le bois zingué, parapets souverain de pin et d'airain, entre crachins et marées, amis et alliés, insoumis bateliers, se remplissent rugueusement le gosier. Exile d'orbites infinis, asile de nulle part et d'ailleurs, tous durant des nuits entières, jaseurs aux aguets, savourent leurs verres. Proses etbocks qui s'entrechoquent. Panses et pintes qui sans peine se vident et aussi vite se remplissent. Œillades complices. Cataractes et cotyles du délice. Sans jamais évoquer ou sous-entendre les noms. Incidentes allusions. A la remembrance de tous leurs frères. Frondeurs compères. Ils trinquent à la santé des rameurs martyrs. Ceux jamais revenus. Précipices et abysses hors des bords du monde. Les reclus des catacombes.

Dans un bar. Bar de l'éternel retour. Guinguet hébété. Eclopé. Lourdement. Arêteuse et fracassée épave. Etrave écrasée loin de tout. De moi surtout. Je me suis broyé. Pressions sérieuses et

soudeuses. Malt et houblon, force des unissons, demeurent la saveur, sève et écorce des hommes qui, jusqu'alors, badouillards bavards et barbouillés hâbleurs, fortunés aurores, ont encore échappé aux ocieuses libertés. Rauques enfers de surhumains univers. Limbes informes et infinies. Longues nuits bannies. Durement j'avais navigué et, pas encore noyé, ne pouvais plus m'embarquer. Altéré, atterré. Capitaine usé. Je n'avais plus les voiles légères pour m'échapper.

Soirs surnaturels des îles aux larges lagons bleus. Vagues perpétuelles et archipels dorés. Belles lagunes pour les yeux. Mers chaudes et colliers de corail. Riches rochers nacrés aux reflets d'émeraude. Vers ces univers parfumés. Iles enchantées. Jadis, cœur vitrail, j'aimais tant m'évader. Aujourd'hui à la chaleur d'un accoudoir, ultime rempart, fortifications, créneaux et merlons. Jusqu'à en mourir. Mourir à en souffrir. Larmes et alcools. Décoctions folles. Solidement, tangentes décantées, je boirais. Mémoire sacrifiée. Rançonnée et saccagée. Pour tout oublier. Goût perdu et perclus du sans limite. A leurs viles tyrannies. Chastes châtelles. Scythes et Thraces assujettis. Guerrier castré, châtré. Doves et fossés comblés. Donjons domptés. Je me suis vendu. Dorsales et largesses dans un océan de sang et d'ivresse. Courants de

fond lents, lourds et puissant de la mer. Vastes étendues enchanteresses. Bronches et trachées plombées. J'ai plongé mes poumons, palissades et bretèches, au plus profond, glotte et crevasses immergées, des gouffres maltais. Courtines toutes tapissées de ronces, mes lices crépies de graviers, avant d'achever ma descente désespérée, suicidaire verticalité, pour ne plus avoir à respirer, gargamelles étanchées, gorgées après gorgées s'ingère le poison amer. Jusqu'à la nausée, goût râpeux et acre de trop de bières dans le gosier, pour occulter, effacer et supprimer celui qu'incidemment j'étais, larynx harponné, je me fais violence et souffrance. Revenu sans remèdes de la vallée des larmes, guincheuses alarmes, homme de quart et de demi, pharynx rempli, razzias repues à violement m'en retourner l'estomac, œsophage aux abois, je bois. De là, décrue du pancréas, colères projetées, rageusement j'étale tripes et viscères sur des trottoirs grisâtres.

Profondeur insondable et intense dépression, de la puanteur biliaire de mes vomissures de bières je me délecte. Raclures immenses et séculaires, salissures de misères, m'écoeurer et tout entier me recracher devient ce vicieux plaisir que de plus en plus souvent j'aime m'offrir. Contre la candeur, quinteuse innocence, pernicieuse et captieuse maladie de l'enfance, tout uniment je

resservais les implacables répulsions que, fientes malodorantes, aux soucieux commanditaires de mes expéditions délirantes, décevant, roger-bontemps, je ne pouvais en beuveries arrogantes déglutir. Poitrail ainsi mis à nu, mâle effeuillage de mes entrailles fofelues, roidement j'ai éprouvé à me rester solidaire les dodus brûlots de mes peurs. Ivrotiques visions, éthyliques évasions, les déliquescents refuges de mes odyssées agitées, pures logorrhées, dans les bières amères, récréatives ruées, je retrouve le mal de mer de mes premières armes sur les lames océanes. Après le tranchant rouge sang de mes guerres de foudre, barres rugissantes et explosives senteurs de poudre, et passé les hauts-fonds et rouleaux déferlants, houles brisées du calice qui jusqu'à la lie est bu, vadrouilles austères, j'ai puisé l'extase cathartique purgeant mes veines et mon cerveau de leurs vies antérieures, vies à l'énergie sauvage et mystique. Mâle puissance, tonnerre et carnage, rage meurtrière de mes premiers âges, sans tabou ni préférence alambiquée, tolérance de tout, profondeur et solennité, j'ai pieusement enterré ma mémoire sous des tournées acharnées de touraillon brassé par d'éternelles heures passées à me perdre dans des déserts d'humanité. Etre astreint à l'air sain, jamais un seul miasme, grondeux marsouin, j'avais besoin de payer mon dû à mes années vaincues. Abusivement j'ai bu.

Remplir tous les vides de ma vie, mutatis mutandis, vivre enfin celui que je suis, répugnance d'un destin écrit, du bistrot au bordel, de mes cris sacrificiels, ange et bête originels, je déchire la nuit. Pour me créer du bonheur et du plaisir, pour moi seul non pour séduire, pour aux autres mondes m'ouvrir, des nuits durant je m'égosille et à des horizons déments ruine mes rétines et pupilles. Silences assourdissants, rides putrides du temps, je cloisonne mon lourd columbarium pour aller là où, au cœur des minuits fous, les compassions liquoreuses ne vont pas. Assassine innocence, facile pétulance, pour ne plus être prisonnier des steppes, glacées contrées, je vocifère haut mes colères. Licencieux élans et essor fermentés, pour profiter pleinement de tous les flux et reflux d'alcool, subversifs carburants s'écoulant dans les inaltérables et inoxydables laideurs de mon corps, récusables records, amusé et enjoué je transfuse avec démesure autant de poison blond que, piqueuses aux douces doses de dingues, mes entremetteuses seringues peuvent en contenir. Consciente peine de mort avec délais et martyr, ces noirs narcotiques me permettent enfin de ne plus me sentir souffrir. Anesthésie sous d'euphoriques et endémiques délires, au plus profond de ma tombe, en moi mes ombres je les emporterais. Mèches et torches embrasées, mes spectres je les enterrerais.

Hadès déjà riche en pleurs et gémissements. Plaintes, sanglots et larmes d'affolement. Longtemps je me souviendrais du lendemain de l'adieu où, possédé par l'impulsive passion, corrosive déraison, je me suis fracturé, pulsion dénaturée. Crâne grave du bagnard, boulets et chaînes liés à mes chevilles damnées, dans la sorne puanteur d'une rue sombre et déserte, seuil rimailleur des crues légendaires, au plus haut faite des hauts niveaux d'alerte je me réveillai. Malévale malade à vomir et bouche ouverte, flagorneur filet d'un liquide jaunâtre au bord des lèvres, deuil revancharde de l'horreur biliaire, capiteux effets, je retins les vermoulus assauts poussifs de ma fièvre. Tempêtes de cris et de douleurs, pulsions décadentes du cœur, un froid brutal abattit son édifice sordide sur ma mémoire. Splendeur fétide, les incoercibles affres du fraternel estaminet exhument longuement le souvenir pesant de ma rancœur indurée. Trous noirs, civières et brancards dans ma psyché, ventre torturée et carcasse brisée, mes yeux voguent oiseux sur un nuage de brumes alcoolisées. Percevant avec peine l'aurore laconique, aube approchant mes prunelles à la recherche d'un souvenir plus fidèle, réminiscence cruelle, je consultai, esprit aphone, les abords moribonds de ma ruelle. Stoppant net mon regard, contempteur noyé de rancunes, découvrant l'assommoir billet de mon infortune, nimbé de stupeur et souffle haletant, je réunis sans mot dire les lambeaux égarés. Abasie



subite, une nuit mortifia d'inanition mon visage effaré. De mon corps sanglotant, constriction contrite, le gel du temps s'empara. Candide victime d'un parjure, amour éternel et ses êtres solitaires, souffrant syphilis et malaria d'un adieu atone qui dure, j'étais devenu mon propre tortionnaire. Cavernes karstiques, séracs et stalactites, lente érosion, mon cœur captif se vide sans alluvions de tout son sang. Esprit pontife, dolines et avens, je meurs de ne plus effleurer ma belle. Ame pendue et corps mort au fil de mes tourments, à l'aube, demain, je le sais, précoce avancé du glacier, je ne serais plus vivant.

Dans la lourdeur humiliée du silence, bruits incompris, mon âme lacérée la poursuit. Et je mesure son absence. Tableaux douloureux, images rousses du passé, son regard amoureux revient me hanter. Mortels charmes, voix tocsin de satin, son sourire schismes et ses larmes insanes reviennent souverains. Au tombeau des fidèles, ascètes huttes sommaires, en chaque heure injure du jour j'ai prié son retour. Nacre en ses mains, la douleur est son arme. Seul dans le drame, sa mémoire éternelle me retient. Sous un chêne livide, œil perfide, je découvris des lueurs irisées qui, couleurs mystiques, me firent endêver l'ephexis éden fantasmatique. Frustré de n'avoir pu préserver Auxane, âme flexueuse et volatile, d'un regard blême je

m'en allai, comme un profane éveillé, cette plèbe doré au loin, la tourbe. Exhalaisons malsaines, usnée hideuse, de pâles idées traversèrent à découvert mon esprit. A l'orée dolente et courroucée du finage du sieur Apollyon, insurrection laissant en nécropsie les terreuses irruptions, j'allais écraser la valetaille racornie. A la titanesque requête du vidame plein de strideurs étranges que j'étais, le prince, fossoyeur friable au spectre indu, se tremblait. Thaumaturge effendi, sous son inspiration macabre il comprit la voix glacée du mancie et, sources coupables qui bouillonnaient d'un surgen sablonneux, gicla les eaux cystiques abreuvant les diables. Pulsions brusques du rebelle réveillé, je méprisai les arrogants lagans blafards et, crocs acérés, refusa n'être qu'une tavelure de plus soumis aux passades du noir bâtard, nécromant qui, en libations glorieuses, s'offrait sublimement mes racornies raptus. Sur la rémige de rêve blanc, sveltes ailes qui, cœur exaltant, au point du jour élèvent haut, je renaquis mon âme enfin délivrée du troupeau.

## 2 - LES VAGUES DE L'AMER

ur toutes les âmes perdues au bleu firmament, le sang  
**S**déradé du poète s'épand dignement. Allongé entre deux  
fées, fortune et félicité, sur son nuage vapoureux et ses longs  
vers, sens alités de l'oisif rêveur, errant successeur, il hérite les  
voyages lunaires. Corps enfin en paix sur le mystique sentier de la  
voûte étoilée, aux rais d'éclats lumineux, son esprit reposé pérenne  
ses pensées. Protégé par l'ardent brasier du soleil de feu, avec une  
voluptueuse sérénité le méditant atteint sa délivrance. Enveloppé des  
douceurs du cristallin silence, portant en lui la divine promesse,  
métromanie de mélodies et invisibles arabesques, tel l'ange affranchi  
de sa servitude indue, intercesseur à fleur de transparence, il  
resplendit la confiance. Banni et proscris de mes évanouies étés, vers  
le ciel étoilé, sein maternel, je me laisse dériver.

Lumières magiques de l'aube lointaine, de son cœur  
m'ouvrira-t-elle les secrets pour que, aurore promise, j'apprenne ses  
silences ? Rutilants rayons du mystère de la première heure. Ballet  
boréale et ivresse muette en ce soir de vie. Bouillonnant sursaut de  
l'être, elle m'invite à me fiévrer et m'affolir de sa danse. Jusqu'au  
sommptueux jardin des délices, vivante pépinière, me sera-t-elle

complice ou, fatale fatalité, m'abandonnera-t-elle elle aussi avant le zénith de ma vie? Nul plus que moi n'a de ses lumières l'envie et, éphémères colonies, de son cœur les secrets puisque, infantelet ravie, je suis le vent qui s'enfuit. *« Mer azurée, ton bleu est un mystère infini. A te voir, mes yeux font des voyages silencieux. Rêvant de tes vagues, et doux reflets aussi, tous mes soirs amers, ballades osées dans les profondeurs de la terre, au creux de ton antre je plonge. Néant qui me hante, il faut du temps pour, abîme de mes idées, noyer mon encre. Mers languides et insondables océans, en ton bleu message des dieux, j'espère, virade sincère, avec toi m'évader. Flottille chavirée, j'ai mis les voiles du naufragé. »*

Trouver la faille et s'y engouffrer. Vivre en glissant éternellement sur l'écume blanchissante des courants fuyants et, à tous les vents, ouvrir les portes du temps. Nautonier grisé, j'avais un voilier dans les veines. Matrone armature, il voguait dans mon sang. Me voguait mon navire. Sur des vagues à l'âme et sur mes peines. Fier et puissant. Ce bâtiment, frégate dans le sang. Je voyageais. Nef sacré du voyant. Un bateau ivre dans le sang.

Sur des lames acérées. Limes des épopées. Dérivant timonier. J'ai aimé les vagues qui tant et tant me refoulaient. Téméraire à santé de fer, j'ai adoré les affronter. Peur de la frontière. Souffrants reflets de ce qu'il y avait derrière. Embrassement du ciel et de la terre.

J'avais interrompu et stoppé net ma quête. Renonçant à mes prétentions passées, à d'autres étaient laissée mes révolutions inachevées. Sur les eaux noires. Caniveaux et puantes mares. Pour le corps perdu d'Auxane, céleste dame, j'erre. Son vibrant regard dans ma mémoire, je reprends la route funeste des chasseurs d'âme. Descendre aux enfers à rechercher mon âme chère sera l'ultime mission. Hors de la cité, affres de ses affaires et alluvions déparpillés, je m'en irais et, vers mes terres isolées, lointaines et protégées, m'acagnarderais. Là-bas, sauvage et beau, l'univers grise sainement la santé. En mer seulement, loin de toutes présences imposées, phalènes et argousins, crabes bariolés, j'aime naviguer. A l'approche du point de rupture de l'irréversible fissure, frontières de sable et de sel, c'est là où sain et sauf de toute humanité, climats puissants et iodés, je sais me retrouver.

Collusives balises de la nuit. Flavescentes flammeroles. Les étoiles au-dessus de moi, étoile sidérale, sont là quand, sibylle tsarine, la lune déguise ses cratères érugineux puis, suavement, bienheureuse paresseuse, se pâme sur les toits. Hallucination spéculaire. Tamis de crin et de soie. Si l'air est libre il est à soi. Alors ce soir, crible lugubre du désespoir, il m'appartiendra. Pour faire le vide dans ma mémoire, calomnié placard, l'horizon est mon espoir. Pour fuir le vide, vieux geignard, aime tant s'évader mon regard. Mais quand dans les rues

sombres et sales, avenues poisseuses, boulevards féals, portiques et péristyles, tous les relents de choses humaines, mon probe aiguillon déambulant loin de toutes amarres, macération jaculatoire, je n'ai rien d'autre que l'hépatique puanteur à respirer. Purulente opprobre, dans les artères et entrailles, tripes ventées de la capitale, ces gens affalés et affamés, âmes noyées sans soleil dans le râle, dure et sévère misère, ils gisent auprès de moi. Cadavres en sursit, cortèges de corps cariés, ces hordes décriées dépriment nos projets et trajets.

Décidé et déterminé, vanités décimées, quelque chose de la vie, changer la vie, je veux aujourd'hui changer la vie.

Conflits et controverses. Contre toute entière la terre. Lois des notables et frileux notaires. Illusions des contrefaçons. Les images et reflets que par mégarde les miroirs me renvoient. Aux vents et à la guerre je suis une âme solitaire. Las de l'histoire, fausses gloires, épigones et parvenus, je ne veux pas l'or et son pouvoir, pègre et confréries, pas non plus, chanvre du temps, le présent illusoire. De tout cela, fracassement du sarcasme, je ne veux rien savoir. Aux vents et à la guerre je suis une âme solitaire.

Yeux clos et cœur en berne, remâche forcené, à ne pas voir sa décadence, quand l'amoureux enduit d'ivoire et d'ébène devient le guerrier, suicidaire assassin, il retrouve par nécessité, invalide de la

paix, ses ténébreuses efficacités de virtuose meurtrier. Arme dans la main. Une lame ce n'est rien. Lame dans mon poing pour, tout ce qui vient, égorger et trouer. Percer les anges et les saints. Tuer et désagrèger voleurs et vauriens. Scalpel mobilisé. Viande en fièvre. Je veux décapiter toutes les bêtes. Glabres têtes. Ceux qui, mon seul lien et unique fête, ont dérobé Auxane. Appel au meurtre et crime mondain. Je vais ce soir, ronde des sacrifices, chargeant supplices, coincer tous les rats qui, rongeurs ingrats, parasitent mon territoire, ceux qui, hommes de rien et sous humains, ont pour seules influences les fatales interférences, fanfares loquaces, hiatus et ukases qu'ils produisent piteusement sur mon existence. Pour rassurer mon ombre et ses angoisses. Sans aucun sursis sur leur survie. Pour me permettre de ne pas mourir seul. Ces nuisibles seront réduits en cendres. Sans préméditation aucune. Destruction de tout et de moi surtout. Je vais les supprimer. Violence enragée, ils seront morts demain. Morts à jamais.

En attendant l'urgence pour, trouble des sens, faire patienter mon esprit ondulant sur les vagues de l'amer, mélodies mélancoliques de l'ennui, dans une rue noire et déserte, sur son spleen rêveur je laisse mon esprit voguer. Nuit d'encre, songe enchanteur, je marchais et pensais. Et il y avait le silence. Et il y avait l'envie aussi. Guerrier, je devais repartir. Et reconquérir. Les murs

m'oppressaient. La toiture m'angoissait. Farouche à tout, je ne voulais plus d'abri, tendre licou, mais, trompettes et péans, souffrir. Au combat je voulais mourir. Et je m'en allais.

Tant de haines à tuer, d'âmes à délivrer, prêt à m'engouffrer, charge des cuirassiers, dans un éternel combat contre l'humain je luttais. Insurmontable frein et furie aveugle, l'amas d'âmes n'a pas d'âme. Ventre et épiderme, la masse est animale. Trop de préjugés en ses pensées, matières à maîtriser, de petits gains en sévices complices, prisonnier de ses abusifs maléfices, j'avais la haine de l'humain. Insoucieusement entre spasmes et lamentations il se traînait. Appelé à se divertir et se vomir jusqu'à la fin de ses jours, fin du séjour, célérité à se saborder la santé, il n'y avait pas d'avenir. Méprisable tant il est misérable, répugnance extrême, rhumes et romances, l'humain me rendait malade à mourir.

Tortionnaires et manipulateurs croyaient, intégristes possédés, avoir des idées morales et idéales. Eructeurs de l'immaturité, ces nombreux pourfendeurs affirmaient, véreux illusionnistes, défendre le salut de l'humanité. Vils penchants esclavagistes, à gargouiller et s'esbrouer, puérils périls, ces lâches asservis à leurs propres peurs n'étaient que décadence et plébéienne engeance. Sous des mirages menteurs, tapages et simagrées, ces saltimbanques casaniers



cachaient leur paresse, la pétulance enfantine de leurs esprits dégénérés.

Glaive dégainé, à grands coups de sang, cœur sauvage je tranchais têtes et passions de vent. Stratège de l'art belliqueux, nerfs officiers, ma main guidée par mes pulsions de rage me rendait plus barbare qu'eux. Au gibet noir, règne et noblesse de la révolte déréglée, se précipitait ma frondeuse folie. Tous les sens archers, aux artifices de la vie s'écorchaient. Dans le vent et ses fumées ils valsaient et s'entrechoquaient. Sur le médiocre sans écrins, touchant l'essence à évader son âme, je vomissais ma révolution. Ignorant l'amour et son bourreau carminé, la passion, le bûcher vif engeolait le sang frais du quidam. Assertions vagabondes, vicissitudes de la vision à l'heure des choix hostiles, une fièvre nauséabonde m'imposait le réel en regard. De l'anonymat à la reconnaissance, magnifiant l'instant qui révèle le primordiale et son art, en perte de temps il me cria, fragile : *«Néant! A trouver une dérive sans clôture, tendance vertige, pour me relever tel un dieu de mes blessures, je te joute!»*. Monde occulte à l'essentiel, assaut éternel où, sur l'être, la potence est une féale angoisse, la perversion s'accomplie. Rare intensité, corde démentielle pour le pendu, le jour éclairant son ombre où toutes les couleurs se froissent. Aux uns il confie, si fier, une idée de vastes richesses. Nuls desseins aux autres sur l'éphémère, futiles

vanités qui traquent les faiblesses. Mais moi, courageux vidame, je torture le philistin et renais l'allégresse. Ayant contre les puissances impérieuses la haine furieuse, dans la sourde chaleur, caniculaire été envahissant le climat intérieur de ma chair, architecte inspiré, je bâtis une nouvelle destinée. Tendon allumé du triomphe, je vais enfin m'envoler. Et tous les vents délirants qui jusqu'ici m'ont en secret habités, caresses veloutées, vont se libérer. Sur les indolents océans, là où sans heurts s'oublie le temps et ses voleurs, j'irais fumer tous les vents. Partout autour, strass des ressacs, il y aura l'air fameux, ivresse des vastes espaces qui fouette les narines, fouette les yeux. Et ici aussi il y aura la liberté, liberté ma vie !

Du haut de sa tour cérébrale, beffroi de métal, le guerrier solitaire guette ses proies. Rapace affamé, il écoute les pas, scrute et attend, voit des couleurs, entend les âmes. Il ouïe des musiques, choisit et observe. Puis, failles et fêlures décelées, s'engouffre. Ce chasseur efficace pourrait d'un seul et unique copieux repas se contenter mais, forge dans le palais, sans motif apparent, sa préférence est l'abondance des morceaux de choix. Appétit vorace et insatiable du prédateur punitif, il dévore ses victimes au goût de sang. Cadavres et riches dépouilles, nécrophiliques ripailles sanctifiant le corps. Il se nourrit en excès de mort. Sa renaissance par la déchéance de l'autre, sur des défaites, brillant charognard, se construisent ses

victoires. Effrayants testaments noirs, oppressantes dépressions en échos aux adieux déchirants, soule de détresse, il provoque sa force à n'épargner personne. En retrait hors des lumières, pour mieux surgir sur celui qui s'est impudemment exposé, exhibé, ce singulier condottiere se terre et, au ponant dévastateur, disparaît. Un nettoyeur ne s'attarde jamais. Tous les êtres ont leurs faiblesses. Toutes les âmes ont un prix. Là où seule la douleur devient mortelle, le conquérant sait attaquer. Pour celui qui vend sa dignité ou soumet sa nature, aucune compassion ni commisération. Pas de quartier en ce pays-là. Ni rançon ni rachat. Sans pardon ni rémission. Tous condamnés, la faute devient aussitôt la fosse. Et il se délecte de tant de faux-pas.

Survivant du néant, mercenaire de ma destinée, je ne savais plus exactement qui je combattais. A la guerre j'étais, à la guerre voilà tout ! Défies et arrogance, au plus sombre de la mêlée je m'enfonçais et, fracas d'airain, cris d'effrois, debout contre tout je baroudais. Piétinant cadavres et mornes ambitions, à grands coups d'épées dans la chair et dans les âmes j'avançais. Pour s'être approchés trop près, de nombreux guerriers tombaient. Et ils mourraient. Et je jouissais. Et chacun de ces derniers soupirs me devenait un glorieux trophée. Enorgueillis d'en avoir tant fait mourir, les dépouilles fumantes

gisaient. Progressions fulminantes, jusque tard je poursuivais mes jubilatoires combats.

Détruire. Détruire les sentiers. Pour ne pas avoir à marcher. Les cages, pour ne pas avoir à s'évader. Détruire. Détruire l'hiver. Et les navires. Détruire l'ailleurs. Et l'au-delà. Détruire la matière pour ne pas avoir sa poussière. Et ne pas avoir à rêver. A spéculer. Détruire. Détruire l'excès. Détruire les peurs. Détruire. Détruire les mains. Pour ne pas avoir les poings. Et les visages. Pour ne pas avoir les masques. Détruire l'horreur. Détruire pour ne pas avoir à vomir. Détruire l'aube. Et la lumière. Détruire le vide. Pour ne pas avoir de vertiges. Détruire. Détruire le sens. Pour ne pas avoir de souci. Et l'existence. Pour ne pas avoir la vie. Détruire l'âme. Pour ne pas avoir à la sauver. Détruire sa vie pour ne pas avoir à exister. Détruire. Détruire ... Et puis se taire.

### 3 - LE MESSAGER DU SILENCE

olitude et oubli, ma vie rongée est celle d'un poète  
**S**maudit qui, de trottoirs en cafés déserts, captif appétit,  
traîne son corps et, aux passants indifférents, jocrisses et  
pécores, vomis ses déboires et derniers vers. Convaincu  
de n'être né avec les bons habits, sur des râles dépressifs,  
naufrages inspirés, je paradoxe et suinte ma poésie malade.  
Insolemment seul sur les sombres pavés d'un anonyme quartier,  
ornières, flaques et fondrières, avec le cœur plus qu'avec la voix,  
de mes maux et rimes improvisées, antennes liquéfiées, je soulage  
ma pensée. Vapeurs d'amertume, au détour de vieux barbons et  
vieux bourrus, dévers d'une ruelle, venelle sans histoire et sans  
issue, impasse et étau, je m'arrête et, voix de chanterelle, sans  
fanfare, défie la nuit noire : *« De mes abîmes, de ce trottoir, salutaire  
éternité, soulève-moi ! Laisse-moi épouser dès cette nuit tes sentiers effacés !  
Commerce des âmes brisées, ayant déjà, porche des nuées, trop souillé et sali  
mon regard, cette fois enfin, de mon dérisoire destin, je serais libéré. Volonté  
rouillée, testament de la dernière heure, j'ai trop attendu et tant enduré. Hère  
éméché, résolument je meurs ! »*.

Divaguant de laideur, indésirable zombie, vers un providentiel asile, résidence à fossiles, se prolonge ma dérouté. Hibernation et refuge de dieux déjà trop vieux, comme dans le tombeau d'un mort où les proches n'auraient eu le courage et la décence de définitivement ensevelir le corps, suaires sûrs à en demeurer sourd-muet de respect hébétissant, les murs de la maison où je suis entré sont glacés froids frissonnants. Au cœur de l'autel divin, hospice sacré, quelques cierges, bâtonnets de cire et de feu, se consomment. Vêpres pour les êtres qui, suborneurs sacristains, du salut de leur âme s'inquiètent. Farfadesques grimaces à travers la bleuette et flurette leur de modestes flammes. Césure de l'entendement, intempérant intempestif, j'ai ici très envie de tout profaner, transgresser officiants et officiers, toutes les doctes âmes, bogues imbus de bonne moralité. Sexe en avant, braquemart érigé vers le bénitier, rince-doigt marbré, je me dirigeai et, en son creux consacré, us et règles bafoués, jusqu'à abondamment le faire déborder, diable en liberté, à fortes giclées j'urinai. Regards impuissants et figés, postures qui s'écaillent des prophètes de plâtres et papiers, piètres êtres, larrons et canailles cloués aux enluminures des murs de l'histoire, mièvre humanité, sur l'autel hautement sanctifié, table de la frugalité, élan mué d'une même haine, calomnies pêle-mêle, j'alla diffamer. Déchaîné

de toutes conjectures protocolaires, préséances et formulaires, je forçai l'accès du tabernacle pour, portes laquées aux loquets de cuivre, en rober, plaisant blasphème, les restes d'hosties bénies. Communion païenne, orgies mystiques et héroïques, cène obscène, je m'en gavai la panse : « *Théophage vainqueur de tous vos mirages, bouffissures et feux de façade, je libère les corps de leurs servitudes ancestrales. Moralités carcérales, la discipline et la haine, sans provisions j'affranchis les âmes. Libations ultimes, goûteuse liturgie, je me suis offert aujourd'hui le dernier dieu qui condamne, ce bêtête de pédant, cuistre fieffé issu, dieu du salut, de l'hirsute opuscule, vices et vertus des scribes imbus et intellects pansus. A vous, mes lucides héritiers, successeurs des fauves horreurs, je confie sans borne et sans codes des horizons croustillés d'or où, vaste clarté, plus près du soleil que jamais je ne l'ai été, déveuglantes lumières, vous pourrez vous envoler!* ». Sur ces visionnaires paroles, traités et épîtres apostoliques, avalant la provende, avoine apologétique, d'un violent coup de mordant, de sa croix cellulaire, luisant fabulateur, embaumé symbole de tous les fondateurs de religion sur terre, je déclouai le martyr volontaire. Grâce à moi, esprit clairaudent, c'en est fini de, parodies et paraboles, épidémiques comédies, ses allégories et, bienheureux alcade, je placarda l'acteur antique, histrion pathétique, dans un confessionnal, isoloir fatal, ses métamorphoses illusoires : « *Coupables*

*responsabilités dans la croissante régression mentale de l'humanité, millénaires de péchés à solder, voilà, idole mortelle, ta seule et vraie place pour les éternités à venir. Là peut-être tu obtiendras le pardon de toutes tes victimes lorsque, momie contrite, tu reconnaîtras tous tes crimes ! ».*

Laissant aux statues de sel le lucre de la compassion, commerce de charité et redditions, je quittai sans même me retourner l'hangar névrotique. Sous l'étendue édifiante de l'indifférent toit infini, de mon œil fier et fiel, cœur et esprit allégé, je méprisai le ciel. Corps vigoureux et glorieux de nouveau rempli de vie, de là, corridors psychotiques, je m'esquivai.

Ô bonheur ! Liesse de vivre l'instant, le soleil et le ciel. De vivre la terre et la mer. Liesse de vivre l'azur. L'éther et l'air. Dompter le temps dans le feu et les yeux. Regard sain et sauf. Flamme qui réchauffe. Ô bonheur ! Liesse de pouvoir respirer. Libre dans l'espace et les heures. Au loin s'envoler. Pouvoir s'élever. Joie qui demeure à chaque seconde. Liesse de la vie. Vent qui vibre et délivre. Liesse de vivre. Depuis longtemps déjà, au feu du pavé, boulingueur irradié, je consume sur la route mes peurs et mes doutes. Longues heures bitumées accumulées, arches sur les fentes des rochers, j'ai su extraire paradis et enfers. Quelques essences essentielles pour vérités, apprenti dévoreur



d'horizon, crûment j'y trouvais l'inspiration créative et me savais ainsi privilégié.

Dansant ivre de rire sur les viriles rives des verrières de l'amitié, certain de trouver là la vraie voie des rails de la fatalité, baladin des bouges et goujon désappointé, pour me pinter et médeciner à s'esbrouffer sans m'esquinter ni non plus vilement m'esquiver, laborieux argonaute, je provoquais l'autre à m'abreuver. Grappin philanthrope prêt à faire de nouvelles rencontres, escogriffe des eaux limoneuses, pour qui savait me dessoiffer, hémorragies coagulées, je devenais apôtre du sang sacré. Derrière chaque être, frusques et défroques, se terrait peut-être, élu patenté, celui qui vers des éthers parsemés de saphirs et diamants, ou plus vraisemblablement vers les brasiers exaltés de soufre des enfers dévoyés, me conduirait. Pochard intemporel, clochard de l'olympé et roi de rien, crânement dans des cuisines clandestines, sans jamais décuver, aux vieilles futailles, foudroyé d'euphories, je m'honorais. Sacrifiant mes entrailles à soulager mon âme, mes virées nocturnes et bacchanales dissolutives, coulisses et coursives des cylindres empestés, m'enseignaient l'art savant de se délivrer par idiosyncrasie de l'ivraie. Pétilant diaphragme, par la nausée, insolents rejets, je séparais, distillais et dispersais le mauvais germe, si doux goût de sirop farineux

raffiné, du moût sucré. Derrière chaque nouveau bock, prisme du fausset, je renaissais. Angélisme infernal, grenat chatouillements, dès que je pouvais me délecter de sa mousse et de ma fièvre, régal aux excès de bière, sourire aux lèvres, mon esprit redevenait sincère. Persuadé et convaincu que la salive ainsi suscitée valait Walhalla et ses bruyants banquets, de longues coulées d'orge me remplissaient la gorge. Chalumeau qui brûle la langue et à la moindre étincelle s'enflamme, l'alcool étalait toute sa puissante chaleur et, avec elle, un immense bonheur. Aux rythmes des airs guerriers et chants paillards, mélodies grivoises et généreuses, chacun entraînait son voisin à venir, lèvres collées sur les verres du promontoire, fraternité trop arrosée, suffoquer dans l'entonnoir.

Auxane, quintessence de l'âme, un soir plus tendre je l'ai aimée. Sous ses caresses je me dévoilais. Sa nuit d'ébène me fit aveugle. Pour fuir l'ennui je m'abandonnais. Un soir trop seul je l'ai désiré. Sous ses parfums je m'enivrais. Durant cette nuit aussi j'étais aveugle. Pour fuir la vie je me suis livré. Long sanglot mélancolique, violons refuges de mes peurs, les larmes d'automne pénètrent mon cœur. Les royaumes se bâtissent, s'écroulent. Ils passent et passent les âges. Fils de ses pluies, j'égrène les larmes et lambeaux qui s'écoulent. Taciturne ordure qui, égout aux eaux

impures, se vautre, entrepôt des moraines des autres, pleins de ressentiments et mauvaises consciences, j'avais le vital désir de détruire et, âme acharnée sous les huées, ne savait plus agir pour bâtir.

Seule sur un banc, une petite vieille est là, assise. D'une voix plaintive elle vespérise et rumine un peu. Loin le temps de ses vingt ans, elle en meurt un peu. La petite vieille, seule sur son banc, souffre. Si pauvre et si seule avec ses yeux miséreux, elle voit des jeunes qui ont vingt ans. Elle en meurt un peu. Triste à voir, vieille ducaille confiant aux vents être la seule à savoir, elle n'a plus sa raison, que des états d'âme. Nourrit de la fiente funeste du trottoir, la petite vieille a, reflets vermeilles, les idées ridées. D'une voix criarde, elle égoïse et bavardine un peu. Seule sur un banc, l'aïeule dépravée est posée. Elle en meurt un peu. M'approchant d'elle, vieille dame bourgeoisement emmurée, visons et fourrures dorées, au ton expiatoire je réajustai, abomination ostentatoire, ma voix, abjecte voie, et, satanique sermon, déclara : *« Ton cœur et ton âme, je veux te violer et, sans regrets, faire saigner tes plus anciennes pensées. Pour te réapprendre le silence, ici et maintenant, je suis là et, grâce à moi, déchet gercé, d'une vie goûtée à travers tous les sens, tu connaîtras l'indécente jouissance ! »*. Qu'importe l'heure et l'endroit, horloger de mes propres pas, seule la violence,

urgence de mes instincts et pressions de mes visions, décident de mes actions.

Quittant l'ancêtre choquée, muraille funèbre, en tout sens et sans autre accent que, informe algèbre, l'instant inspiré et aspiré par les béants alizés du néant, je me mis brutalement à courir. Le trouble vint alors à venter en ma tête la tempête. Le bonheur est dans le pire. Le bonheur est un vampire. Trajets pavés de délires, descentes infernales, quand je suis ainsi lancé dans les ténébreux manoirs de mon âme noire, glissants instants immolatoires sur de suicidaires traversées, interminables courses et vertiges étourdissants, nul ne peut m'arrêter. Quand impudemment je m'enfonce, explosions cérébrales, aucun autre être ne pourrait survivre aux verticaux univers de mon cortex abyssal.

Pour toutes les nuits, toutes les haines, tous les oublis, toutes les peines, je brise les vaines veines de ma vie. Pour tous les cris, toutes les chaînes, tous les maudits et les vilaines, j'envoie aux vains vents les vils venins de ma colère. Pour tout ce que je n'ai pu posséder, empires et poussières, pour tout ce que je n'ai pu garder, sourires et lumières, j'implore les éléments, lourds ébranlements au chaos de mes tourments, de m'anéantir. Tout

entier, corps et idées cendrés, au plus profond des brûlants déserts, loin dans l'air, je veux être broyé et dispersé. Ne pouvant supporter ni tolérer ce voyage inachevé, difforme destiné, de mon épopée écoulee je veux effacer et supprimer les empreintes, signes et artifices, toutes les traces peintes, cicatrices, marques et balises de mon passage.

Tout autour, regards hagards et fanges immenses, des exclus et reclus dès la naissance résidaient si bas là où moi, dans la grâce et la lumière, alcyon rieur, je survolais l'espace et les heures. Blond sillon aux purs contours, mon vol de velours, sur les hauts sommets de l'immensité, azur dur, j'aurais préféré par-delà les lueurs du jour toujours rester, nacelle éthérée, ne jamais redescendre, mais, trop vite trop haut, n'ai pu gérer ma différence et, au milieu des bars et pavés, abrupte déclivité, me suis écrasé. Folie incontrôlée, quête d'ivresse autant que violents messages de détresse, démesure de mes aspirations et prétentions, la tellurique réalité m'a rattrapé. Seul sous un soleil d'automne, loin d'un laconique été boréal, je respire, présent amer, les parfums glacials d'une vie atone. Instant fragile, je n'ai su, rémiges de cristal et de l'exil, retrouver les ailes pour, vers le bleu du ciel, m'envoler.

*« Amour refusant mon cœur de braises, où te caches-tu ? Devrais-je, nourrit d'errances et d'ascèses, te rechercher toujours ? Ô destin, je voudrais tant te*

*heurter, moi docile poussière du ruha, puisque, ange déchu à la mort du roi,  
en terre damné suis délaissé ».*

D'un pas fébrile sur la falaise, regard perdu sur l'horizon et ses abîmes, je contemple l'étendue crénelée de mon malaise : chuter seul, voilà mon crime ! Esprit égaré, âme déchaînée, éther primaire et corps félon, insouciance aux lumières, je rêvais de gloire et de brasiers, la passion. Au gré des temps, cascades et radeaux dérivants, durant cette interminable nuit, falots pavés délavés, sols sans âme et balayé par les vents, j'avance. Espérant trouver les secrets sentiers de la destinée, pour contremander les vides de ma vie, machine à marcher, j'ai parcouru de nombreuses rues inhabitées où, jusqu'à satiété, faim rassasiée, je voulais l'aventure et, à l'inconnu, m'abandonner.

## 4 - DEVENIR SOLEIL

ictime de mon passé, remords et regrets, contre mes  
**V** plus ardents souvenirs, lourds soupirs, j'ai  
furieusement voulu m'insurger. Parce que par rage,  
non par goût, j'ai bu, contre moi-même je me suis  
révolté. Baignant l'inconsolable dans l'amertume, lugubre écume,  
trop de haines et d'horreurs à évacuer, par désespoir mon cœur  
s'est mutiné.

Où l'air flamboie et, sans haleine, brûle, là où, doux  
souvenir, mes racines ont germées, pays tourmenté à l'excès,  
lointaine genèse, je veux aller à ma naissance me ressourcer.  
Retourner à l'essence, me revoir, couloirs de l'enfance, trouver  
mes vérités, je veux curer mon âme écorchée. Sous la coupe du  
soleil, horizon poudreux, se trouvera un nouveau monde et,  
dédaigneux du sommeil, vent tourné vers l'ouest, je soufflerais de  
ma voix faconde des vers venus des rives célestes. Toujours un  
ailleurs, présence au-delà, je trouverais un présent meilleur,  
silence souverain, j'irais où il sera. Enfant d'orage né là où la  
colère ne s'apaise pas, au loin des jours de rage, là où la nef me  
conduira, bateau ivre, mon destin sera. Toutes les flammes de ma

jeunesse, corps et âme lavés par le sang, se retrouveront baignées dans l'ivresse au royaume des cœurs vivants.

Dans les images du passé, se revoir et s'émouvoir, se retrouver, souffrir et se haïr, sur des souvenirs revenir, yeux creux, vidés et anéantis, du regard je guette et, âme brûlante, traque les ressacs. Sans autres bourbeux bagages que ma mémoire, hideux tombeau de mes audaces, corbillard de mes peurs, ces aigreurs qui font tant de douleurs, sur la route, lacets d'espoirs pour échapper aux sombres ombres de mon siècle, séculaire déroute, je m'étais lancé. Avec l'appétit vorace d'une meute de loups affamés par de trop longs hivers, douleurs épars, j'affrontais la distance infinie qui, de l'astre solaire, puissant soleil, me séparait. Animal racé, non un chien, domestique canin qui aboie, jappe et gémie sur son destin, mais un loup, carnivore redouté qui tuait et dévorait quand il avait faim. Naturellement insoumis, je ne pouvais me résoudre à me laisser, par philistins prodigues et suffisants sanhédrins, apprivoiser, et, canis lupus carnassier, à mes propres désirs je préférais m'alimenter. Confiant en mes instincts chasseurs pour échapper à la laideur, je m'exerçais à oublier les supplicieux réflexes qu'insidieusement en ma psyché j'avais conditionnés. Explorateur inquisiteur du primitif, premiers âges craintifs, je destinai chacune de mes



facultés, rudes aptitudes à retrouver l'être qui initialement, homme de poussière et de sang, était. Pour devenir soleil, force supérieur aux éclairs sans pareils, j'apprenais surtout à surpasser toutes les épreuves, sentences du néant sacrifié, féconde odyssée, tout entier à me dépasser. Sensations retrouvées, terreurs et innocence de l'enfance désintégrée, tortionnaire étouffé, j'avais l'aura, profonde mélancolie, d'un vitrail gothique doux et lumineux mais, épave blafarde, n'étais que les sourdes rumeurs nimbées d'un silence soucieux. Vendant mon âme à l'éphémère, pacte et folie tutélaire, jubilation incandescente, je recherchais la secousse prophétique, frisson antique. Pour me trouver, jungles et savanes de mon esprit, intimes extrémités, j'exprimais mon intensité. Foudres et vents hurleurs au fond des ravines, gouffres et fracas, éclairs ivres de leur force, je supprimais l'univers reproduit dans ma tête. Déraciné, je diluais ma psyché dans un monde déréalisé. Rêves schizoïdes et mers vineuses de mes yeux astéroïdes, expériences issues du dérèglement des mécaniques, pouvoirs prothésistes pour espèces dominés, j'ai brouillé la frontière et, flot d'inondations d'un firmament liquide, n'ai plus la continuité de ma propre existence. Ange exterminateur, lien social rompu, l'autodestruction est l'ultime solution pour, fumants faisceaux, celui qui subit ses ultra violentes visions. Ressentiments

et rancœurs, à la horde de mes terreurs je me nourrissais. Ogre ravageur, grand de puissance et plein de vigueur, au fond de moi je puisais l'énergie destructrice pour bâtir mon propre empire. Maître des foules, cynique et sans scrupules, dans l'anéantissement de mes ennemis je m'affirmais. Vainqueur quelque soit le prix de mes lâchetés, abominations nombreuses, je savais faire naître au fond de moi assez de courage pour me relever de tous mes naufrages et échouages et ainsi, lisses et bruns, au-delà des outrages, sublimer mes propices instincts. Triomphateur arrogant, pugilat gagnant, j'aimais écraser et achever celui qui, homme castré, se laissait blesser, otage en danger, et, étrange étranger, ne savait se relever. Transe des âmes clairvoyantes de l'inutile, déferlant de l'estuaire tuméfié et mobile, ma bouche, j'avais, fureur farouche, pour ceux qui ne savaient pas, médiocres gens du genre obscurs, un dégoût profond. Plus nombreux, hommes, bêtes et dieux, ils se croyaient plus intelligent que moi mais, pour eux, leurres et vanités, n'avaient que le temps présent, éphémère, volatile et périssable instant. Quant à moi, pour me consoler de ma marginalité, il me restait le futur et le passé.

Meurtrie capitaine d'un vaisseau sans voiles ni gouvernail, sans boussoles ni rames, à d'autres vents j'ai vendu mon âme.

Après avoir sauvagement abusé de ma fortune, drisses, cordages et boulines en ruine, à travers tous les temps, splendides ou moroses, néant final des êtres et des choses, je m'étais empressé de tout défier. Lois, dieux, les rois et les yeux, tourbillon mystérieux, à mon fruste appétit, nuls ne pouvaient échapper. Autrefois, îlots isolés de la cité, j'avais connu luxe et orgies, festins festifs de la vie. De gloires et parfums divins, ambroisie et nectar olympiens, je savais suavement m'enivrer. En ces temps anciens, rêves évanouis, sur l'amour de femmes félines et câlines, monde illimité, je régnais. Makéda, Roxelane, Salomé, elles, nobles et élevées, ondulaient salacement devant moi. D'autres, lubriques et soyeuses, de leur vol léger de charmeuses, se glissaient, brûlants duvets, sous mes draps braisés. Mais, dureté de la durée, seulement entrevoir, jeux hasardeux de mon regard hagard, les voluptueux desseins de leurs seins et, galbes divins, le bas de leurs reins, fendu, ne me suffisait plus. Durant d'élogieux ébats, humides baisers et doux entrelacs, il me fallait, idylles aux dix mille éclats, tremplin qui tressaille d'émoi, éperdument pénétrer plus encore leur chair pour, dans les hautes régions de l'esprit, pouvoir m'inspirer à satiété, impitoyable congrès, des poisons roses de ces luxurieux secrets de vie.

Pour d'envoûtantes étreintes, libertines et coquines, nuits torrides surchauffés aux charmes assurés de mes hôtes agitées, j'embrassais, feu insurmontable, toutes les indécentes flammes de la volupté. Foudre des éthers, fou ivre des éclairs, le désir brûlait ma destinée. Assis sur le rebord de la route, haleine exténué, je fermai les yeux. Jadis, courroux échevelé, à changer le monde j'avais tant rêvé. Terre d'esclave expirante, pays sinistre peuplés de poitrines infécondes, aujourd'hui, affreuse nuit, revenu de mes philanthropiques utopies, exil de mes tourments, je subis le contrecoup amer de mes illusions vaincues. Guerrier de l'intellect qui, de ses blessants traits acérés, trop longtemps a combattu seul, sol noir et flétri linceul, injure et parjure à ma splendeur, autour de moi se laisse planer des climats moqueurs, abîmes d'ignorance et mépris frondeurs. Entre deux néants, falaises du temps, j'ai vécu. Tandis qu'un tremblant assaut de fraîcheur nocturne envahit mes veines, feintes polies, puis me vient scrupuleusement fouetter l'épiderme, bruissement sur l'écorce d'une force assassine, dans le silence taciturne où, cuirasse hérissé et carcasse raidie, mon corps affermi se repose, je frissonne et me réjouis mais, maladie de l'ennui, guère longtemps ne dure les frémissements au pays des vents fuyants. Errant solitaire, trottoirs sans lumière, sur les rivages de ma destinée, j'ai des images et

vérités mais, esprit éparpillé, ne trouve plus les mots parfaits. Crypte des fous, devant l'étendue des océans, profonds remous, scabreusement je laisse les vents me guider. Malgré le froid et l'abandon, vagabond, j'avance et, de vies passées, visions immolées, mes mots morts et cendrés, je me souviens.

La flamme en moi, infâme émoi, s'est consumée. Sur mes envies, elle régnait, ma loi, flamme de la vie. Vaincu par le temps, chair en frisson encore meurtri, je l'ai perdu, la flamme qui, flamme du temps vivant, me chevauchait le sang. Insolent frégatier, havre au reflet de feu, j'ai beau voguer ma douleur sur le pavé, la grâce de mon regard allumé ne reviendra plus. Pulsions à laquelle nulle âme ne pouvait résister, ineffablement s'en est allée. Naufragé affectif, épreuves et récifs, fatigué de cette vie, ses impasses et ses nuits, de cette rue et de mon corps, insane intrus, je veux m'extraire et, vers des pays inédits et inconnus, me destiner. Voir la femme que l'on a aimée et, avec elle, tous ses trésors, s'éloigner, ne plus avoir l'âme complice à qui et vers qui, corps délice, se rassurer, se confier, telle est la solitude. Dès lors, odyssée aux dix mille aurores, sans peurs je pouvais vivre puisque, vices et vertus révélés, je n'avais d'autres soucis que, ivresse et beauté, me suicider selon l'art codé des écorchés. Plutôt que lancer et proférer des cris d'orfraie, hurlements d'âme effrayée,

tout entier je pouvais me jeter et sauter sans retenue dans les vides de l'inconnu. Pour changer la vie, que ce monde bouge, j'avais pour les aubes rouges mes yeux sacrifiés. Révolution au printemps de mes idées, par irruptions elles s'imposaient. Cependant, viles envies, tortueuses et ravageuses, les saisons ont passées. Ces envies de vie, si pieuses et sérieuses, je les oublierais. Matins éclairant de violence, loin s'en sont allées mes jeunes années. Nourries de bohème et d'errance, à elles seules je les avais confiées. Au brasier de mon esprit, de ma mémoire, se consumaient les vents de l'histoire. Mais, intrépides et fugitives, très vite sont revenus mes nuits. Vides envies, orgueilleuses et belliqueuses, je les oublierais. Ces envies de vie, si creuses et fielleuses, je les oublierais. Au-dessus des clameurs, bruyant tourbillon du monde agité qui, rêves fugitifs d'un bonheur éphémère, rires et pleurs, monte de la terre, au-dessus du fracas, éclats des empires qui, recycleurs de l'obscur, croulent, crimes et combats, scènes de morts et soupirs des uns quand, au-dessus des faveurs, caprices du sort, les autres les foulent et, par-delà les mers, lointains rivages, plus loin que l'horizon qui borde le ciel et plus haut que les sommets perdus dans les nuages, que le soleil et ses rayons de feu, il est un espace au-dessus de l'espace dans lequel plus jamais nous n'aurons à souffrir et dans lequel, face à

face, nous verrons la vie. Et plus jamais ne devons mourir. Laissant derrière, au loin dans la poussière, les sinistres heures et jours de misère, prenant notre essor vers l'imaginaire, nous nous abreuverons à ses somptueuses lumières !

Scintillement merveilleux, atolls et lagons bleus, berceau des tendresses douloureuses, j'ai laissé là se détacher mes yeux. Azur pur des flots langoureux, sphères silencieuses, des larmes de regrets s'échappaient tant, jadis, coraux précieux, je fus heureux. Désormais, ce passé est passé. Frais parfums et senteurs enivrantes, mélodies éphémère, le tendre fredonnait un air doux qui, évanescence printanière, vantait l'idylle d'amants à l'amour fou.

Plus que les mots, visions épurées, je voulais les idées. Il faudra du temps, beaucoup de temps pour, rêves d'antan, effacer et occulter tous les rêves. Plus que des promesses, des idéaux, devant mes yeux ils courent encore. Lactescents fantômes, je n'en parle jamais trop haut. Trop près du monde ils s'évaporent. Il faudra du temps, tant de temps pour, des rêves d'antan, de tous les rêves, se séparer. Amer devant la glace, le réel sans gloire s'impose à moi. Il me ride, le temps qui passe. J'ai tant vécu dans ma mémoire. Il faudra du temps, beaucoup de temps pour, les

rêves d'enfant, héros des livres, images imaginaires et secrets, vents venus d'ailleurs et bateau ivre, oublier. Pour une terre promise, lointain orient, doux cœur de l'âme sœur, il faudra du temps, tant de temps pour, des mille et une aventures qui, dix mille saveurs, subliment et pérennisent le bonheur, se défaire. Il faudrait du temps, il en faudrait pour, tous les rêves d'avant, oublier, mais, de les garder, mes rêves, j'ai choisi. Lucide et vigilant devant l'usine à mirages, monde qui se ruine et âmes perdues dans le naufrage, j'ai vu le broyage des ballerines. Malgré l'évanouissement des ors d'antan, je n'abandonnerai pas là mes héroïnes.

Inlassablement aspiré par des airs célestes, l'animal blessé défie tous les maux de la basse atmosphère et, par ses savoureuses hallucinations, contre la latence de l'esprit qui peu à peu se flétrit, lutte. Effrayé par ses pensées, dans une débauche spirituelle de cynismes aux fébriles exaltations, il précipite sa vie. Trop de vide en moi, funambule au destin bourgeois, dans une cage enfermée ivre où il est aisé le bon vivre, sous les draps zélés de l'actuel, étouffé d'une vie mortelle, arrogance dans les yeux, je ne vois plus les vérités du pieux. Sous des lumières artificielles, seul entre nature et ciel, retrouver l'absolu qui libère et, échappé du siècle délétère, hurler des cris désespérés, détresse d'une âme



écorchée, victime solitaire de la douleur visionnaire, le regard efface la vie. Trop de nuits et errances d'ombres me ressemblent. Beaucoup d'insomnies, je tremble. Trop de douleurs sur cette terre, le cœur meurt durant l'hiver. A ne plus être isolé, je quête l'élue pour me sauver.

## 5 - CYPRIIS, LE PIEGE AMOUREUX

Au-delà des augures augustes et sinistres présages, du fond des golfes funestes, zéphyr volage, il y avait toujours des trésors pour lesquels, aventureux voyages, navigateurs et corsaires, pirates de galère et flibustiers d'abordage, voiles enflées de brise, prenaient la mer et, haleines embaumées sur les longs rouleaux des flots profonds et sauvages, affrontaient tempêtes et naufrages. En quête de précieux bijoux pour le plaisir d'une femme et la combler, les cales grosses d'avenir, fleurs exotiques et rares coquillages, vastes royaumes aux pierres étincelantes, diadèmes aux délicates senteurs, amoureux arômes, les marins jetaient sur les vagues des océans damnés, opulents festins pour amants remuants, l'azur de leur destinée. Pour posséder et goûter leurs faveurs, déesses dorées aux extatiques douceurs, sublimes princesses de leurs escales improvisées, ces subversifs séducteurs s'en allaient affronter et défier l'écume triomphante. Pareillement, dans mes surexcitantes excursions, vents et courants se succédant avec passion, tempêtes rugissantes, j'emmenais Auxane, plus belle femme du monde, torride créature, connaître l'ivresse idyllique d'une bohème d'écumeur des mers sous l'équateur et les

tropiques. Autour de ses beaux atours, tour de poitrine et tour de hanche, entre roulis et tangage, turbulence dans son sillage, de nombreux prétendants chahutaient chaudement la très soupirée sirène de Cythère. Sculpture de miel et de chair, ambre du ciel, elle, mélusine et mistelle, semblait hors d'atteinte des barbares beuveries des affreux soudards. Bleu regard plongé dans le lointain doré de l'océan, cheveux aux vents, déesse papesse accoudée au bastingage, frictions et sueurs salaces attisées, à grands fouets d'eau froide, Auxane douchait les feux cendrés de sa peau, flammes de son corps beau, trop beau, et avec lui, feu insurmontable du désir infini, bûcher de mon incandescente destinée, je me consumais. A voir les perles d'eau voler autour d'elle, tout autour, cœur citadelle, je me rêvais à la violer, là, debout, nus tous les deux, perdus sous les cieux, sans masques ni dorures, seulement la blanche écume où, émois cruels, la belle de la rade se baignait. Ultimes démons, prémonitions de la tentation, le rire sardonique d'un fou démuné qui s'en réjouit transperça, étoupilles sataniques, les ultimes cloisons de ma raison.

Mieux que l'arc ou l'épieu, précipices et sommets, ses courbes assassines se penchèrent sous mes yeux. Des fesses et des seins, insolente allégresse, de ces talismans merveilleux je devins ardemment désireux. Amorce impulsive d'un aveu sérieux,

un sourire acheva le bon vouloir de l'hôtesse traîtresse. Pris au piège, à sa superbe je me livrai. Charbons d'alcôve, faisceaux fauves, peu d'éclairs firent autant de lumière que, foudres et tonnerres, les feux fous que la belle attisa ce jour-là. Charmeur charmé, j'étais un dieu et me mis à ses pieds. Sorcier ensorcelé, j'étais esclave, son prisonnier, et commença à la menotter. Sentiments en fumées, luxurieux tisons, entre nous seuls les yeux avaient parlés, intenses réalités, mais déjà nous savions de quoi nos vies périraient.

Des dentelles rouges enveloppaient ses cuisses, brûlants prémices, les habillaient pour quelques secondes encore car, bientôt, bien vite, j'aurais dévoré son corps et, avec lui, rutilant satin, les chaînes et trames trop purs et sains pour, à la fureur hérétique de mes mains, plus longtemps encore résister. Envie grégaire de la percer, sous sa chaste jupe, salaces châtiments, et lui faire oublier ses tendres années de virginité inviolée, vibrante entreprise, caresser ses seins et lécher au-delà des conventions admises du juste jouir ses tétons durcis jusqu'à, adolescent plaisir, extraire le suc lactée d'une voluptueuse lampée, la faire jouir à en mourir, action et passion, tel était mon désir. Devant autant de voluptés aux généreuses bontés, ses appâts protégés, pour

prolonger l'émoi jusqu'à trépas, jamais avare j'avais le cœur et le corps barbare.

Premier acte d'une interminable séance amoureuse, sultanesque ouverture se poursuivant en tirades aux répliques tant classiques qu'irrévérencieuses, tout en câlinant de mes plus félines inspirations ses seins, fesses et clitoris, excellence et dextérité de mon délicat doigté, je la pénétrais. Avec l'avantage à cette étape précise du voyage de ne pas subir dans l'instant du couperet un surplus d'épreuves à notre éprouvant langage, l'aguicheuse paresseuse fit pivoter ses hanches et, à une pénétration poussive, proximité exaltée, s'offrit. Requête acceptée, ma chair penchée au-dessus de sa chair, vertige osé, je m'exécutais et, sans aucune gêne, ni retenue ni peines, force et puissance du vit, j'activais les suaves mouvements du coït. Face à face, frôlements dans la grâce, discours concis et étrange, échange de mots crus et tendres, nous communions nos sensations éprouvées et fusion frissonnante, affirmions franchement nos préférences, ambitions et renaissances. Célébration hantée du plaisir, corps enflammés, durant nos voltiges primitives et ébats endiablés, tous deux tels deux striges fugitives, aux arcades des soupirs nous nous sommes révélés. Secousses luxueuses, ses chevilles posées sur mes épaules fougueuses, bassin légèrement surélevé par un petit coussin

satiné, ouate enluminée de suggestifs et mandarinaux mandalas, osmose forcée de l'orient avec l'au-delà de notre exigeant occident, amour animal, amour vrai, je bousculais, bestial, ma conquise et, dans un nuage de suaves parfums, encens de musc et jasmin, effectuais de plaisant trajets. Recherche outrancière de jouissance sans autre homélie que mon regard amoureux dans le blanc profond de ses yeux, pendant qu'au-dessus de nous des anges passaient, parenthèse d'éternité, étendu sur ses crêtes je surplombais mon exquise conquête. Porte du paradis, luxe, grâce et harmonie, pour le plus grand plaisir de mes yeux, de ma main libre, jusqu'au point extrême de l'excitation déjà durement éprouvée, je lui caressais soyeusement les seins, plaisir sans fin. Ainsi ressuscité, rédemption par l'ascension, avec son pied bijouté elle me tâtait anus et périnée. Pressions inspirées qui, insaisissables émotions, me donnèrent d'effarants frissons. Silence religieux, apparente soumission, sans aucune initiative à prendre, troublant sentiment d'être dominé, Auxane m'écoutait parler et, inévitablement, pluies de douceurs et mots enchanteurs, sans autre souci que de me réjouir moi aussi de son bonheur, catéchumène avertie, je lui masturbais le cœur. Des phrases pour lui plaire, des mots pour la faire rire, je racontais le vrai et le moins vrai, et, brigand baratineur, croyais fatalement la séduire

alors que, chaudes humeurs, ne faisais que fuir à travers son corps la douleur de mes dernières heures. Avec la détermination d'un taureau fou lâché dans l'arène, force triomphante du phallus sûr de sa séduction, tendresse et noblesse du roi de la création, je lui faisais vigoureusement exécuter des mouvements de va-et-vient vers des névés divins. Comme une ombre qui dans la nuit danse, oraison révélatrice, à grands coup de langue, à ses plus beaux fruits, deux citrons de vie, et à sa mangue aussi, figue du désir exquis, je goûte. Deux regards qui, l'un dans l'autre, se plongent, deux corps qui, l'un sur l'autre, se posent, étalon en transe, pendant que s'effectuait mon exotique cuisine exutoire, abondamment, avant l'abattoir, je lui léchais le visage et les mains, gourmets effets, petits plaisirs coquins, et, avec elle, âme diabolique, tentais d'abuser de mes sirupeuses envies de vie, éreintante altesse, recréer l'éden, divin verger des amoureux maudits.

Déplacements très lents puis, tourbillon subtil, d'un rythme plus rapide, libertin avide, se pilotaient et, ébats furieux, manœuvraient tous nos éminents fluides. Partage généreux, dans un pivot langoureux, chacun pouvait suivre la fulgurante ascension de l'émotion sur le masque flasque et tendu du partenaire, explosives expressions de la jouissance sur son

mignon minois, éternel holocauste de la chair. Prête pour le confessionnel entrelacement, zélé exégète du kama sutra et ses délices, en guise de gourmandise, toujours d'appétit, je me plaçais entre ses cuisses. Dans son entrejambe embrasé, mes lèvres posées sur ses lèvres, à coups de langue et baisers sucrés, spécialiste avisé des douceurs secrètes, j'excisais les verrous de son ventre. Prolongeant son excitation et préservant la mienne, entracte exquis, se parachevait ce gustatif interlude d'une humide dévotion à ses libertaires attitudes.

Pieds appuyés sur le parterre fruité de nos ardeurs, nos suées, soulevant d'un geste agile, geste parfait, son bassin électrique, alliage détonateur à de multiples explosions, salves atomiques et feux d'artifices, contorsions et dynamites, le contact devenait très étroit et, de mes doigts incultes, féroces émois, je lui tripotais point G et autres parties occultes. Dans cet amour tranquille, calme trompeur au cœur du cyclone dévastateur, à son gré, buste relevé, elle modulait le trajet d'une ivresse habitée.

Rescapé de ces volcaniques éruptions, vexé et désaxé, par réaction je fis rouler mon sexe du haut de son dos jusqu'au bas de ses reins et, coup sec et rugueux, pénétra par le fendu de sa chair ses rondeurs arrières. Tout allait et tout venait, j'allais et, amant



dévoué, revenais. Avec force je convulsais. Dirigeant fermement par les hanches cette incivile sauterie, levrette offerte, je perforais Auxane, vulve ouverte, en lui remuant, lancinante récurrence de mes instincts, le dos et les fesses. Viril sentiment de puissance, pour profiter pleinement de mes émois idéals, coups de chaleur tropicale sous la peau et dans le cœur, j'exigeais d'elle, lubrique partenaire, une stimulante souplesse, agilité et hardiesse, autant de tantriques qualités qu'opportunément Auxane avait su développer. Véritable dopant calorifère, voir en action sa croupe incendiaire m'inspirait des exploits surhumains et légendaires. Tels les plus grands dieux, mythes et titans des cieux, nous nous enlacions, baisers profonds qui, à profusion, mêlaient tendresse et sensualité aux puissants attouchements de ma virilité. Flatteuses et curieuses, mes mains suaves dans le creux de sa nuque, décadence feutrée, à sa crissante crinière je m'agrippai jusqu'à, pilonnage intense, faire comater ma maîtresse cavalière. Régnant sur une monture de flammes, chevauchant un torrent de feu, avec tous les spasmes de l'enjeu, sans trotter trop loin ni galop prétentieux, je devins heureux. Continuant à malaxer son sexe et ses reins, la main tachée du sang de son sein, je posai, cannibale câlin, mes lèvres sur son cœur et, enivré de ses hématiques parfums, crûment le dévora. Assurément doué pour le bonheur,

jusqu'à la fin dernière de ses heures je lui secouais la chair. Bientôt à jeun de tout chagrin, d'instinct dans ses suicidaires desseins je la rejoindrais.

Des lames de couteau au bout des doigts, dix lames, une lame pour chacun de ses doigts, jusqu'à me faire enfin sortir le sang des os, griffes et morsures, la dame de Cythère me transperça la peau. De là s'échappait sa passion, mon naufrage, et d'impatiente évidence, elle me jetait ses yeux d'orage pour me faire déplorer une vie plus sage.

Des secousses aux quatre coins du lit, source primordiale et originelle de toute vie, j'ai fait d'elle la reine de tant de nuits. Détours de sa nage, infrangibles nuages, j'ai baisé d'amour, baisers sauvages et sans aucun recours, tous les recoins connus et inconnus de son corps. A son contact, passage à l'acte, ma substance s'incendiait et, rapide propagation du drame, mes entrailles devenaient d'insurmontables flammes. Extension incontrôlable de l'édifiant spectacle, la puissance enivrante de mon brasier obsédant m'avait arraché à l'amnésie létale de l'attente infantile. Pyromane de l'envie, saccades et giclées en cascades, solairement je fus irradié. Mais, jalouse et lucide, la nuit s'interposa, nous sépara et, dans la cache étrange où s'entrepouse le

secret des amants qui se sont tant donnés, me fit entrer. A petite mort, grands effets, je ne m'en remettrais jamais. Au petit jour, lointain matin, métamorphose de deux météores, merveilleux astres d'or, Auxane s'en irait et, dès lors jamais je ne la reverrais.

## 6 - FEMME BRUNE ET BIERES BLONDES

urant ces dernières heures, dernières années, entre deux chopes, échoppes des âmes vaincues, j'ai si peu vécu que, boues des eaux décantées, les brumes alcoolisées ont défait mes rêves d'été. Perdu dans un monde qui ne m'a pas compris, ailleurs des yeux révérencieux, j'ai accompli beaucoup trop de traversées périlleuses et défié trop souvent les autorités impérieuses pour, respect avoué des officiers, avoir la linéaire carrière d'un haut fonctionnaire. Vivant à la marge des bien-pensants, mon destin m'a isolé. A jamais sur la terre des damnés, de ses arcanes et balises je suis prisonnier. Vivre d'autres vies, changer à l'envie, aller vers d'autres soleils lorsque les miens s'éteignent, j'aimerais m'envoler. Acculé aux immondices d'humanité, supplice inachevé, je suis aujourd'hui juste un flou reflet refusant son futur et reniant son passé. La solitude m'a détruit.

Je peux crier et me taire, je peux rester ou m'enfuir, je peux lutter ou laisser faire, pleurer et sourire, tout ça je sais le faire. Je peux aimer et haïr, je peux donner ou me servir, mais oublier Auxane, ça je ne sais le faire. Alors résolument déterminé, tout

entier je vais me vouer à la recouvrer. Où qu'elle soit Auxane, je la ressusciterais.

Prophétie incendiaire, du nirvana à l'hostilité, extrême dépression de la psyché, je ne crains pas pour ça l'éternité. Sous d'obscurs nuages, averses tourmentées, corps meurtri et pensée défaite, je me retrouve face à l'océan et ses immensités suspectes. Un soleil blessé, brisé par l'horizon, pleure au loin ses derniers rayons et, ombre solitaire, m'abandonne dans son crépuscule rouge amer. Pendant que sur mon visage le vent du large balaye les larmes de nos adieux, l'écume d'une lame plus tranchante, ressacs aux vapeurs blanchissantes, explose sur moi ses flots vigoureux. Et déjà, dans les sombres abysses des abîmes de ma mélancolie, sans lutter mes yeux se noient. Pour l'heure, même si à de fugitives désolations je me suis livré, collusion malaisé, là où nul autre que moi ne va, tarifables âmes de contrebandiers, je continue à traquer l'ombre. Aux douanes de l'épouvante, nantis, parvenus et bien-pensants, élus au pouvoir décadent, ils pèsent de tout leur poids, lourds de leur néant, et, vulgarité régnante, pour tous ceux-là, ces légions là, j'ai mal au fond de moi, la mort au fond, tréfonds de mes émois. Dans cet univers érodé, loin des chauds alizés, îles enchanteresses et chatoyantes terres d'allégresse, ma carcasse désargentée, chavirée sur la grève d'une

terre qui n'inspire que servitude et misère, s'est échouée. La déchéance est ma nouvelle condition. Dans l'ivresse et ses exaltantes visions je n'aspire à rien d'autre qu'à faillir.

Danser toute la nuit, danser sur ma vie, quand le dégoût viendra interrompre mes grisants ballets, pure impulsion inspirée, sur tous les parapets cirés de la cité j'irais vomir. Pour se décharger, jugement dernier, les dieux de charité n'auront qu'à pardonner l'âme indigente qui à leurs pieds dérive car, sans foi sur le métier, souffle rédempteur, sur le lieu de mes cimes je suis retourné sans que, fantôme des frontières, mes délires éthyliques ne parviennent à soulager mes douleurs et aigreurs intimes. Châtiment puénil, les dieux civils m'ont plongé dans un trou noir, trou vide et trou de désespoir. Ne m'ayant pas compris, sans savoir ils m'ont jugé. Leurs yeux m'ont regardé sans me voir. A côté de moi et d'une histoire, ils passent à côté de l'Histoire. Les dieux m'ont plongé dans un néant de vie, néant d'âme et néant d'envie, n'ont pas sauvé, noyé dans l'océan des maudits, le naufragé. Leurs yeux, sans s'attarder, m'observaient. A côté de moi et d'une autre histoire, ils errent. Ils errent à côté de l'Histoire.

Plage au sable lourd de regrets, épave désabusée, pendant que sur mon corps enfoui dans les profondeurs de l'oubli, les véhémentes vagues de l'abîme déversent leurs derniers reflux, lessivé et dépouillé, déclin de ma destinée, lentement je m'étends. Désespérément l'âcre biture fait illusion dans mon sang. L'incandescente déchirure, plus fièlement encore que toute la bistouille qu'a pu ingurgiter mon corps, habite et viole mes veines. Pour l'amour comme pour la soif, l'humain ne peut vraiment savoir ce que c'est que lorsqu'il en meurt. Corps picoté par mille et un petits grains subtils, sable du vaste désert brûlant ma peau fragile, je ressentis le flux fielleux que, dans une acmé de douleur au désespoir rugissant, dépêche mon sang. Levant mes pupilles brisées sur l'infini qui, en catimini, glisse le souffle braisé, sûre de ses pétales d'amour, croyant fièrement que sa beauté durerait toujours, j'ai vu la rose. Séduit par la fraîcheur de sa candeur sublime, sur elle j'avais placé mon œil et mon estime. Sans me comprendre, mépris à se pendre, elle s'est retournée et, par cette indifférence, la belle m'a condamné. Cruelle déception, brutale tourmente, aucune autre fleur dans mon cœur ne vente. Sol sensible et fissible, pleurs irréductibles d'une âme à qui l'amour dit non, il ne recueilli qu'effusions. Poussière en main, œil rouge, je lançai au ciel une ultime prière, plainte païenne pour ne

plus être le pion servile, germe fragile que les vents bougent. A mon appel intime défiant le temps, désolation des ans, un profond silence répondit : « *Rien ne se refuse aux doux amants qui dans la passion s'éternisent !* ». Froissé et offensé, derrière une dune, seul et fatigué je m'étendis. Attendant l'instant grisant de l'amertume élagué, je craignais revoir les épines meurtrières, l'illusion qui de divines lumières pare et illumine la rose altière.

Homme perdu, plus de vie dans mon vécu, plus d'envie, je suis vaincu. Il y a des yeux qui à jamais se sont éloignés, regards que désormais je ne retrouverais plus, en moi des voix qui se sont tues. Sourires que je ne savourerais plus, lumières qui ne m'éclairent plus, âmes qui ne m'aimeront plus, il reste seulement des vides qui vers l'inconnu me guident, juste un homme nu, ... un homme perdu.

Assis au bord de la berge brumeuse, sépulcre de mes peurs furieuses, dans le noir velouté, l'horizon des mages initiés, je vois les étoiles se pâmer. A l'écart des gloires arides, des frissons envahissent mes membres engourdis. Le froid humide des nuits passées à m'épuiser dans le port aura tôt raison de mon corps. Pourtant le plus tard et plus loin possible dans la nuit, pour sans bruits retrouver dans son long voile sombre celle qui s'est enfuit,



il me faut veiller. Auxane, filament de l'âme, je sais où elle est si, lutte contre l'insomnie, je reconquis ma destinée.

D'un pas fébrile mais décidé, mouvement de houle sur la jetée, paddock des orfraies, je me lance et, là-bas, par-delà les docks et les quais, sur l'horizon étoilé, balance mes yeux hors des sentiers tracés. Désarmant silence des rues désertées, au gré de mes abus de bière, sans repères tanguent mon âme solitaire. Pour quelques brassées de trop, désormais je suis un homme brisé et désavoué par sa lucidité. Malgré tous les passages qui, passants zélés, naviguent à mes côtés, en dépit de tous les yeux qui, passifs spectateurs du naufrage, me dévisage, constat conscient, aria révoltant, je me sens esseulé. Qu'importe le regard des autres puisque eux ne voient qu'une dépouille indigne et scandaleuse, cadavre noir comme la nuit qui enveloppe mes soirs, noir aussi comme l'avenir lointain qu'irréremédiablement je rejoins. Au mépris affiché de tous leurs sermons, fraternelles intentions, ils n'ont jamais su arrêter ma pente, forte déclivité où chaque jour un peu plus je me suis enfoncé. Détresse et démence étaient mes deux maîtresses, pulsions intenses et traîtresses. Mort et résurrection, depuis le commencement, éthylique folie, je sais où je vais mais, pour lutter, labyrinthe essoufflant, n'avait qu'une seule amie à qui, dernière confidente, confier mes ennuis, graves

et futiles soucis. Par dégoût de tout, corps de cristal et de fièvre, durant des nuits entières, à la bière je me pintais. Redoutables voluptés, énervants enchantements, l'alcool baignait tous mes tourments. Si je n'avais plus ma brune Auxane pour me faire aimer la vie, il me restait les blondes de malt pour me faire apprécier le vide. Souffre-douleur désigné contre mon gré, émissaire prédisposé à tout endosser, j'incarnais l'humiliante désespérance de l'humanité. Abandonné par les miens puisque ceux-ci avaient préféré les lois d'Etat aux lois du sang, je m'en allai expurger, contraint et forcé, dans l'au-delà lointain des horizons du destin, seul et résigné, mes hérétiques visions.

Dans les déserts sableux, là où l'on prêche devant rien, rien de lourd, rien de grave, mais, mur des tentations, encore tant d'horizons à traverser, transi de silence et de la transe de mon néant, j'étais parti sauvé l'espèce humaine et, par là-même mon propre passé. Paralysé par ma solitude, consumé par la foudre, trop pesant souvenir d'Auxane, brune à l'amertume océane, mort avant la fin, je ne croyais plus en rien. Après tant de matins et autant de drames, soldats sans armes, puisque j'avais encore la force de me regarder, la violence de m'affronter, devant tous les miroirs, et autant de dangers, j'ai continué à avancer. Ayant déjà arpenté mains et vains sentiers, salaire à suer pour s'imposer et

survivre aux submersions de ma psyché, ces dernières nuits, dernières années, j'ai si peu dormi, morne affront, irritation fait de fumées et ambitions passées, et si peu somnolé que, dans des brouillards notoires, je me suis perdu parfois, et dans des tourments violents, disparu souvent. Schizophréniques moments d'égarement, trop vite j'ai appris l'impérissable torpeur d'un profond sentiment d'isolement. Il y eut l'instant où, béat suppôt, j'ai cru tout possible, profiter en mes heures d'un bonheur accessible et, délices d'être égaux sur une terre fraternifiée, dans un rêve de lumières, je dégustais un idéal aux saveurs de liberté. Cet instant germait, crédule et sincère en mon cœur quand, en vérité, des éclairs soudains m'éveillèrent, éclipse de vie qui, irascible humeur, m'ouvrait un monde d'ombres et réalités. Apocalypse de gravité, j'ai vu des enfants affamés, orgies de rois et mères à la guerre, des élus sans lois. Prisonnier de l'ogre réalité, j'ai vu des catins vendre des corps adolescents, des armes usinées pour des jeux sanglants, trop d'esclaves qui s'ignoraient, dieux déchus et héros enterrés par charniers entiers. Funeste sort où, rapport accablant, l'idéal est un désir trop céleste, de mon rêve enchanté bien peu me reste. Aucune issue à ma dépression, l'humain est une cruelle désillusion. Avant glas et funérailles, ma détresse suicidaire est l'ultime salaire, consécration et absoute de

mon ministère. Dans la confession douloureuse, au retour des enfers, vers une conscience inhumaine j'erre. A qui le temps ? A qui sa fuite ? A qui profite la fuite du temps ? Sans peurs j'ai combattu des murs et des idées, jouté un dieu et sa pitié. Cœur vaillant j'ai vaincu de volcaniques envies et leurs excès, bravé des bras armés et préjugés, mais l'absence, jamais, jamais l'absence je n'ai su victorieusement l'affronter. Bientôt anéanti et poussé, je le vois, je le sais, la ciguë se boit d'un trait et, irréversible issue, je ne souhaite continuer à seulement survivre dans cet univers soldé. Jadis, étudiant tous les détours et contours de l'existence, pour tout savoir j'ai voulu apprendre l'Histoire mais, crises et conflits ingérés, cycliques et tragiques, n'ai retenu que son fatal désespoir. L'homme, seul, n'a plus ses rêves, navigue sans compas ni boussole et, patient, attend que tout s'achève. Sur l'océan des âges, brumes dans le ciel, au loin d'aucun rivage il va voguer plus fier. Une vapeur, soupire dans l'infini, ses jours sont des aigreurs, tempêtes tropicales en lui.

Quand, alcools et rancœurs, j'aurais terminé de m'écœurer, insigne insignifiance, je voudrais vivre d'autres vies, changer à l'envie et, à d'autres soleils, incandescentes merveilles, m'offrir. Dans le brasier de mes tourments, bûcher nuée des crues de ma psyché, trop rapidement je me consume et, précipices de mes

lumières, deviens cendres et poussières. Avec mes heures, redondance de douleurs, à l'éphémère j'ai vendu mon âme. D'un funèbre entendement, ardente chapelle de la mort lente, j'invite le sort à copieusement se répandre et ne plus faire abstinence de mon néfaste corps : *« Prends mes yeux, prends-les de tout ton feu, brûle mes yeux, ils ont tous deux vus et trop vécus. Mes yeux ont trop vus, ils sont vaincus. La vie a ses misères et rien pour s'en défaire. La vie ne peut me satisfaire. Prend ardemment mes yeux et de tout tes feux brûles-les. Ils ont vécus. Cendre-les mes yeux, de tout ton feu, cendre mes yeux vaincus. La vie a ses mystères et rien ne les éclaire. La vie ne peut me satisfaire »*. Sans même jamais avoir capitulé, je m'efface et me décrée, me supprime, m'anéantie, me néantise, me réfute et me renie. Ténébreuse épave, vide en devenir, absent et anonyme, je suis un oubli, l'inconnu sans-nom qui s'éternise, pire qu'une négation, une annulation, mort avant l'heure, mort alors qu'avec force, ambition et vigueur je voulais tant exister.

## 7 - VENUS VICTRIX

ur les rivages brassés de l’océan, pathétiquement je revois son visage cuivré et nos beaux sentiments. D’une plage je me souviens. Nous étions là et nous rêvions. Si beau notre voyage, si jeunes dans la passion, voilà déjà nos plus belles années envolées qui à nous jamais ne reviendront. Sur le sable, la vague peut continuer à se dérouler, toujours le soleil préfère l’horizon. Las, très las, d’une plage du passé je me souviens. Nous étions là et nous rêvions. Au loin sont restés nos beaux rivages. Sur un coucher doré nous nous aimions. Comme un ange langé dans un ciel bleu, je ne voyais qu’elle dans mes yeux. Lorsque je prenais sa bouche et goûteusement violais ses lèvres, quand nos mains se touchaient, amoureuses peaux en fièvre, mon phénix merveilleux, je la rêvais de feu. Amour fou, transi à en perdre l’envie, chaque jour, chaque nuit, à ne plus voir la vie, dans l’effroi et la pluie je l’ai désirée. Ô vents, cris, tourments et folies, tous les éléments se déchaînaient. Au gré des cataclysmes, cyclones poussiéreux, les gouttes embrumaient, humide et épuisé, le voyageur isolé. Douces et violentes, richesse de la vie, toutes me caressaient l’esprit, toutes abreuyaient la tourmente. Douces et violentes, sous leurs prismes gris, les gouttes ruisselaient la tendresse et l’épouvante. D’un matin, aube de l’été chagrin, je me souviens. Dans son brun regard, longs brouillards du naufragé, je

suis tombé. Ma soif éteint par ses parfums d'ivresse, breuvage exquis, de dix mille baisers, dix mille promesses, j'ai couvert son corps, inoubliable course contre la mort. D'un midi, zénith de l'été meurtri, je me souviens. En son cœur, extase sans heurts d'être aimé, je me suis pâmé. Avec Auxane, j'ai vu l'amour, celui fou des beaux jours et, heureux, m'y suis abandonné, blond soleil au creux des yeux. D'un soir, crépuscule de l'été miroir, je me souviens. En désespoir, au départ de la belle, la très belle, je me suis éveillé et, sur mon âme, une pluie de larmes s'est écoulee. A l'écart, denses égards, toujours en mémoire je garderai sa présence et nos beaux soirs. Charmes et sortilèges, nostalgie de l'envoûtante égérie à chaque fois que reviens la nuit, c'est avec Auxane et elle seule que, de l'hymen au linceul, je rêve de vivre mes heures suprêmes. A Cypris, aube souriante, couleur solaire, j'avais découvert Aphrodite émergeant des eaux, des eaux de l'au-delà où, dans d'éblouissants rayons, brûlants faisceaux d'airain, à pas serein sous l'arc-en-ciel, de l'écume et d'en haut elle s'approcha. Soudain, yeux de révélation, sur moi son regard se posa. Ses yeux d'argile, bleus, me regardaient, verts, se dérobaient. Ses yeux fragiles, aux rais de lumière souriaient. Une lueur d'ange les habitait. Heureux avec eux, je m'évadais en ses yeux. Avec chaleur elle les ouvrait. Ses yeux d'argile, parfois amers, s'isolaient, souvent soucieux ils s'éloignaient. Ses yeux fragiles, perles vivantes pour la

nacrer, reflets d'âme pour se confier, je la vivais à travers eux, je les aimais ses yeux. Ils étaient l'éternité.

Caniculaire été, sur la plage la vague versait du sable à mes oreilles émoussées. Vrai congé de mon passé, j'avais l'amour pour la belle bleue et, sinécure méritée, cette vie de douceur et chaleur me rendait heureux. Eden éthéré, tout l'été les cigales pouvaient continuer à chanter, pour moi, déjà, le temps était arrêté. Haut et fier, il n'y avait plus guère que l'ombre parfumé d'un pin qui, dans mon interminable éternité, pour me rappeler quelle heure il était, s'allongeait. Auxane, aurore vénusienne, sa présence évaporait si bien, rayons vénitiens, mes sanglots nés de l'hivernale froideur, ma solitude torturée. Sur un banc, vacances inachevées, je contemple le temps. Vain et désespéré, l'amour, comme la vague dans sa perpétuelle tentative pour revenir vers les rassurants renforts de la rive, se fracasse. Mais, salutaire effet, l'effort libère celle qui, obsession de l'horizon, est possédée par les vents du large, l'infini, l'absolu, l'au-delà des visages insulairement sages. Ici, alors que la nuit encore s'épaissit, un voile sombre, rideau de désespoir, de son plus beau noir m'habille. Lit de mélancolie, dans le chagrin du soir, solitaire, j'apprends à me taire. Les quelques mots échangés sur le banc où, passablement j'ai échoué, pour évoquer le souvenir des amants, ne pourront être sauvés, pieusement préservés puisque,



demain enfin, cet amour, avec mon corps, sera mort. Pourtant, il y a peu encore où, sans savoir qui j'étais ni savoir où j'allais, je vivais ici, tendres années, l'âge d'or de mes jours privilégiés. Auxane, encore une fois sur moi j'aurais aimé l'asseoir et, tout bas, une dernière fois dans mes bras, lui dire mes mots amoureux. Belle histoire entre elle et moi, je voulais l'embrasser et, retrouvailles canailles, serrer très fort sur mon cœur ses petits doigts, sa chaleur, la presser, étau chaud sur ma poitrine, l'étreindre encore, corps à corps d'émois avant que définitivement je ne sois froid. Mais, heure du départ, rupture dans les regards, elle s'enfuit et, sourires et envies inachevés, les quelques mots sur ce banc échangés vont, si loin des dieux amants, dieux déchus à présent, s'envoler.

Vers demain, à emporter il ne reste rien que le destin ne reprendra. Tourbillon détonnant, noces hallucinées, l'amour s'effiloche. Après convulsions et abondance, Auxane s'en est allée. Soleil bleu dans mon cœur, un soleil bleu à l'abri des vents de douleur me réchauffait. Avec lui, je construisais un ailleurs meilleur. Auxane, ma bonne étoile, comme tant d'autres soirs, je lui lance des pierres, errante sentinelle, car, durant mes trop longues heures, misérable poussière, elle me poursuit et me hante dans la mémoire et dans le cœur.

Quand vient la voix du désespoir, c'est son souvenir qui me relance. Si sûr de la revoir, si sûr de sa présence, œil loin et silencieux, de cire et de feu, je vois sur l'autel une chandelle et, comme durant tant d'autres nuits déjà, je suis seul avec elle. Le temps me consume peu à peu. Esprit possédé et obsédé, trop souvent contre moi-même et mes démons je lutte. Quand ma solitude est trop forte, le vide m'attire derrière la porte. Blême devant la glace, mes yeux sont amphores à poison. Convocation des conjurés, mi-vide et mi-pleine, sur l'autel je vois une bouteille qui, dans mes nuits, hôtesse révéree, versera du soleil. Dans ses vapeurs iront mes peines. Parce que de mes vies passées la boisson retrouve et révèle des bribes de tempérance étoilée, trop souvent d'être moi-même et de mes démons je souffre. Exorcisme déterminé, pour interrompre la spirale frelatée, je vais éteindre la bougie, celle qui de ses flamme ravive à mon âme de dangereux sentiments. Défaut de conscience de lui vouer l'existence, autrefois, pour connaître enfin son feu troublant, capitaine de navire isolé, je voulais dans des tempêtes et des brouillards, accroché à la lueur d'un phare, pour guider les nuits affalés, jouer un rôle tremblant. Suspension de toutes gravités, inspecter l'invisible et entendre l'inouï, telle était, navigateur solitaire, mon hallucinante mission : éclaireur des mers. Heures flénuées et fécondes des années bohèmes, je fus voleur de feu, un pourpre

passer, mystique explorateur d'un autre monde transmettant du fond de l'inconnu vitalité et ferveur.

Quand l'image se dissipe, que les desseins de mes caresses sur son corps s'évaporent, frimas et doutes, il me reste les sourdes contagions des irritations du sort. Sorcellerie notoire en mon cœur amoureux, la douce virtualité, opéra fabuleux de mes songes, est un atroce breuvage. Dans l'azur affiné, mes fiançailles de passion, frénésie de chair et de cris, jusqu'à l'oubli j'ai aimé. A des excès de sensualité, doux abandon sans jamais altérer mon âme et sa pureté, pour le grand frisson, pleinement et sainement, ampleur du cœur, je savais offrir l'amour qu'en moi j'avais. Vigoureusement, incendiaires affects, se glorifiait mon corps d'amant. Sur le long parcours de nos sensuelles chevauchées, en ses yeux émerveillés, je faisais ruisseler des suées de délices. De nos envoûtants entrelacements, les effluves de béatitude exhalaient. Délassement dionysien, apothéose de verdure amoureuse, l'érotisme radieux s'est évanouit et, avec lui, je meurs aussi.

A bout, vidé de tout, voyant voyou, j'ai mal aux yeux de mes excès. Diverti par des illusions, digressions de l'imagination, la dispersion m'a épuisé. Aujourd'hui je sais que je n'avais pas raison. Aujourd'hui seulement, je sais que, par mes passions, j'ai été trompé.

Victoire tardive dans mon intempestive tonalité, inconsolable et tourmenté, j'ai compris que j'étais seul, terriblement seul. Plaisir virtuel, compositions aux fantastiques extravagances, j'entendais des musiques qui glissaient du miel dans mes oreilles, belles apparences et fantaisies poétiques. Cavaleur en fugue, fuite en avant, j'ai aimé d'autres femmes qu'Auxane, c'est vrai, avoué, quelque unes, mais elle, zéphyr de l'âme, est la seule faille durable que mon cœur reconnaît.

De tous mes excès, je vais devoir vider ma panse. Vraies blondes, eau de feu et eau qui flambe, les bières m'ont sanguinairement dépouillé. Mais c'est pour une brune, Auxane, oasis de l'âme, que j'ai mal, pour elle, celle à laquelle insuffisamment je n'ai su ni pu m'abreuver. Depuis le soir cruel où la belle m'a quitté, j'ai la mort et me laisse chuter. Elle seule était mon humanité. Animal meurtri et condamné, sans même l'énergie brave de m'achever, je ne trouve plus non plus assez d'acérbe volonté pour me supprimer. Continuant dans des abysses d'ébriété ma descente décadente, désincarnation du mythe et de la renommée, je poursuis mon affligeant supplice et hâtivement me précipite vers mon néant.

En quête d'un soupir, d'un infini, un homme dans l'ennui se balade. Ne plus être aimé de l'âme chérie et dans la folie se réfugier

pour, au fond de soi, trouver les mots exprimant son désarroi, la solitude, douleur qui durant longtemps s'endure, rend l'être à moitié fou, l'autre moitié demeurant blasée, anéanti et vidée de tout. Etat critique, état limite, là est la solitude qui tant meurtri.

Nuit épaisse pour la pensée poétesse, route voilée de brouillards, j'appelle et cherche une main secourable, main en vain. Parfois, écoutant bien, murmure sibyllin, j'entends : « *Va, par là est ton chemin !* ». Devant moi s'ouvre alors un tunnel où entre ma route. Vagabond métaphysicien, du tartare à l'éther, par l'esprit, non par la vue, je chemine et, comme après une maladie ou un deuil, ou courant dans les longs corridors de la folie, je suis dans le mystique instant où les lumières se cachent et où mes envies me fuient. Devant l'impasse, soyons légers. Seul le vent sait avec grâce s'en accommoder puisque, frivole aisance, aux barrières de la matière il échappe. Inconsciente insouciance, il n'a pas à s'évader celui qui n'est pas prisonnier. Lui, face à l'impasse, l'impasse de la vie, je l'envie.

Quand l'amertume me dévore, venin en mon cœur, quand se condamne mon sort, ires et brûlures, quand d'amour je frémis et que me fuit la belle, pour mes nuits je quête un phare, pour mes larmes des mouchoirs, et je cours et m'enfuis, et je cours la vie. Rupture consommée, je cherchais une ivresse. Saveurs inversées, mes vapeurs

inspirées, j'écumais les caresses. Frôlant les tombes et leurs poussières, avec les vents s'échappant des secrets des cimetières, j'ai ouvert un trou pour, dans la bière, m'y plonger et, par-dessus les os des enterrés, chair des survivants, je dansais. Comme après un rendez-vous manqué, remords et frustrations, j'ai bu le sang des hurlements refoulés. Et j'ai crié. Hors d'un chaos de confusions, tout humilié, mais rien d'autre qu'un laisser pour compte de plus sur le pavé, je me croyais mort mais, paradoxe obsédant, n'étais qu'un corps en cours de déroute, corps pas encore décomposé, juste étendu au bord de la route, en train de sombrer. Final léthal de l'animale réalité, avec la mort vient enfin la fin des vanités, identités usurpées et désirs déroutés, fatale destiné du corps appelé à décéder et avec lui, poussé à jamais, ensevelir les dix mille vies de son esprit.

## 8 - LA MORT DU POETE

omptoir du panthéon, larmes de houblon, dans les vestiges  
**C**de mon cerveau ravagé où nébuleusement des océans de  
malt viennent me livrer leurs bateaux ivres, plusieurs dieux  
ruinés sont venus se noyer et, avec eux, j'ai sombré. Des hordes  
lacrymales ont, de leur ondée déloyale, envahie mes pensées. Sur les  
bulles fières, mousses épaisses des fûts de bière, mon regard délétère  
adore déferler. Dans des déserts imaginaires, l'abus de farines légères  
me transporte. Vers toutes les veines et artères de mon corps, jusqu'à  
traverser et saturer mes boyaux torturés, les thuriféraires de l'amer  
affluent. A me rouler par terre, à m'écrouler la chair, au plus profond  
de ma dépression, loin des vanités de l'éphémère, à survivre à mes  
passions, je préfère l'ivresse en solitaire. L'amour, ultime souffle de  
l'action, je l'ai perdu. Par embrasement et combustion, souverain  
remède contre le langoureux chagrin, laborieuse destruction,  
d'épuisement je me tue. Et à chaque mouvement de la vague, une  
lame plus tranchante encore se brise.

Dans un cimetière je me suis promené. Sinistres allées dont le  
nom était inscrit à chaque intersection sur des plaques marbrées, à  
perte de vue, dans sa plus totale étendue j'ai contemplé le vaste

domaine des morts. Entre fosses et sépultures, ultimes demeures, il y avait des arbres, air léger et agréable à respirer, mais personne, nulle âme, seulement le silence, la paix. Isolé, indolent, je marchais nonchalant. Sous mes yeux, les tombes défilaient. Récentes ou âgées, signes commodément décriptables, les dates de décès étaient facilement lisibles. Tombeaux des humains, beaucoup de ces caveaux, concessions des décédés, ancêtres oubliés, sans aucun descendant, juste quelques pots de fleurs fanés posés devant, étaient anonymement abandonnés. Près des squelettes délaissés, recouverte de feuilles mortes, feuilles desséchées, il ne reste qu'une pierre cassée. Trop peu pour que la mémoire l'emporte. Et en cet instant, comme chacun qui espère que son tour viendra le plus tard et le plus loin possible, les cortèges funèbres parcourent mes rues, mes ténèbres. Rien cependant n'empêchera les rides et les ans de creuser mon visage et, à mon tour, convocation sauvage, quand la mort me donnera rendez-vous, sombre tunnel qui débouche sur l'inconnu, je devrais me rendre.

Est-ce que j'aurais tout dit lorsque je m'en irais? Est-ce que j'aurais vécu tout ce dont je rêvais? Parce que la réponse ne m'appartient pas, que le vide grandit en moi, j'ai besoin d'Auxane, de son amour et de ses lois. Parce qu'à ce destin là, la providence m'a enchaîné, que le temps s'en va et ne reviens jamais, j'ai besoin d'elle,



de ses secrets et de sa voix. Est-ce que j'aurais convaincu la postérité, que ce monde là ne va pas trop vite m'oublier ? Parce que le doute est ma seule certitude, que les jours sont plus lourds et longs quand ils sont rudes, parce que ni aux saints ni aux rois je n'ai confiance, que toujours en moi des échos de guerre tonnent et résonnent, chaleur sincère de son regard sur moi, ma seule alliée en solitude, j'ai besoin d'Auxane. Est-ce que, tous mes démons, maladroits éons, j'aurais vaincu, à toutes les ivresses et toutes les passions, bu ? Parce que, d'un trop pesant silence, nul n'est à l'abri, et que rien ne fait plus mal qu'à l'absence survivre, j'ai besoin du vécu d'Auxane et de sa présence. Parce qu'il y a tant de prisons mais nulle part où s'enfuir, que les derniers mots sont toujours des soupirs, j'ai besoin d'elle près de moi pour ne plus jamais souffrir, ne plus mourir.

Pour apaiser mon mental usé, situation quasi désespérée, comme encerclé, feu infernal, sur le bois mouillé d'un banc je pourrais m'allonger et m'étendre. Puisque pour me révolter avec fidélité ma réalité, mes yeux n'ont plus assez de sobriété, intense clarté, sagement, devant autant de dédales enchevêtrés, à la recherche, Auxane, accalmie de l'âme, je pourrais renoncer, plier et capituler.

Dos et cœur courbaturés, si las de toutes activités, des douleurs intestinales ne cessent de me ronger la santé. Spleen viral, corps souillé de mes débauches passées, je me sens si mal et dérouté, cadavre désemparé dans mon agonie alcoolisée. Substance harmonieusement distillée, alchimie subtile, authentique chaleur, finesse et force, l'alcool, tout en nuance et volupté, caractères épicés, était mon seul réconfort. Longtemps, vraie et brûlante seconde jeunesse, dans l'ivresse de quelques gorgées grisées, j'ai aimé me souler et, ainsi, les états illuminés par le soleil intérieur, sève grivoise alimentant mon cœur, je vivais. Et inévitablement, après mes excès, j'avais la tête qui, avec des vents tournoyants autour de mes nébuleuses pensées, bataillait. Englouti par une succession de typhons tyranniques, pitoyable déchet, je ne trouvais plus les mots de mes idées. Pour mieux me retrouver, j'avais décidé de furieusement me détruire ; pour mieux m'en affranchir, aller au comble du martyr.

Survivant de l'horreur, j'avais tant à oublier. Mourir de folie ou suicidé, virulent voyage, je ne voyais pas d'autres issues. Mourir quoi qu'il arrive, mourir même avant l'âge, telle est ma destinée. Trop de mauvaises images, décalage entre, aventure fatale, ce que je vivais et, énergie vitale, les rêves qui m'habitaient, mon identité revenait me hanter. Poussière des éléments, si peu déterminant, l'être est le néant. Sans moi la vie se vie encore. Elle ne change rien ma mort. Seul le

hasard, temporelle géôle, peut décider. Le temps calcine les destinées. Sans moi, chacun saura s'habituer. Tous cessent bien vite de me pleurer. Mourir pour ne plus avoir de compromis à choisir, mourir enfin pour vivre une autre fin, demain ou aujourd'hui, mourir ivre et malheureux, seul c'est encore mieux. Sans faux héroïsme, abusif pathétisme, pitié et compassion, charité de profession, loin des yeux je veux mourir. Porte de sortie pour ne plus souffrir, pour de mes nuisibles nuits m'enfuir, contre les insomnies je voulais mourir.

Corps malade, trop souvent absent, à force de violence et patience, en sursis jusqu'à aujourd'hui j'ai vécu. Trébuchant fréquemment sur les aléas et événements, par pure instinct de survie je savais pourtant me relever. Autour de moi, jaloux et outragé, les dieux pouvaient continuer, vilains et malsains, à manipuler et tirer les ficelles de ma destinée, m'abstenant de leur signifier toutes déférences je ne souhaitais, mort prématurée, rien d'autre qu'écarter de mon destin leurs malsains desseins. Sous la voûte des songes étoilés, corps allongé aux belles lumières, si lointaines et si brillantes, je rêve du temps qu'auparavant, lorsque semblable au flot de la mer agitée par les vents, et jetée ça et là, je doutais, mon âme délirante nécessitait pour, d'un soupir exalté, joindre dans l'auberge imaginaire, repos merveilleux, l'exil salutaire. Encore si vert dans la candeur de mon vécu, rêveur immature, tôt ce matin je fus vaincu. Croyant

fiévreusement trouver mon étoile, ma fortune, à la liberté et au combat, fusil en main, je suis parti mais, dès l'aube, fiel éclair assassin, d'un coup net et brutal l'humain se tua. Et moi avec lui. Livré sans secours à un sort inexorable, dans mon esprit révolté une idée germa : je disparaîtrai ! L'instant qui suivi, je me procurai un poison et, dans mon verre, sur la table, le versa. « *La destinée, pour ceux qui périssent, est folie. Pourtant je vous ai aimés. Aux jours d'épreuves amères, de luttés et de douleurs, quant à la merci d'un verre il faut verser des pleurs, gardons courage. Buons ! Ô toi ! Successeur qui s'ignore, avant de mourir, avant la fin, toi aussi, fais-le ! Un jour, peut-être demain, le fiel va te rappeler ! Dès maintenant, sans peur de rien, fais-le car, de l'heure quand, fin et trépas viennent, tu ne décides pas ! Avant de partir à jamais, dès cet instant où, vivant, tu le peux encore, fais-le puisque, toujours, partout autour, rode et trône la mort ! Des enfers et paradis, sauve ta vie ! Déjà, dans l'oubli, la poussière et le temps te précipitent. Pour effacer tes heures d'hier, lourde pédance de ton corps, fais-le avant la mort ! Toujours tu recherches le bonheur et, pourtant patient, toujours tu prétends qu'il t'échappe. Sur ta vie tu pleures le néant vers qui la nuit te happe. Alors, ô détresse ! Bois-le ton calice, bois-le jusqu'à l'ivresse ! »*

Mort assassiné, le noir s'est installé. Trop de bruits, insupportables cris, vacarmes et tumultes, m'ont étouffé. Humanité si vaste, vis si courte, je ne savais établir et fixer mon choix pour juguler la dérégulation, ma déroute, échapper à la géhenne et ne plus

souffrir. Par computation, joute frivole, sans comprendre les hauts délires de l'âme inassouvie, il suffit de si peu dans la fiévreuse nécropole pour faire basculer un destin, une vie. Par trop d'absolu dans ce monde qui tache, mes élans généreux et désirs amoureux ne forment plus qu'une œuvre tumulaire et lâche, rinçures sans intérêts pour le médocastre vaniteux. Amende d'innocence, angoissant sentiment, je suis écoeuré par la voracité morbide de cet univers coprophage qui supprime toute estime et mon efflorescence d'aimer en candide l'être qui, flamboyante Auxane, déesse de lumière et de charme, ébloui. A l'horizon ignorant mes envies, mes effluves et mes rêves, je supplie le pardon pour l'horsain si un jour se relève et, afin de retrouver les honneurs, joyaux de la transmigrante alchimie, quitte par les seuls mérites de son cœur et de son âme enfin réjouis son enveloppe infâme. Fouets et foucades insensés, après agitations désaxées, loin derrière les spasmes de l'esprit, mes actes se perdent et s'essoufflent. A la vision du spectre tortionnaire, soupirs tourmentés, d'un envol furtif ma raison s'échappe. Quand il n'y a plus rien à dire, plus rien à donner, il est temps pour moi de partir. Je ne sers plus à rien qu'à déchirer. Si cruels sont les yeux. Plus de vie ni vainqueurs, mon âme se consume. Dans les airs et ses hauteurs, l'esprit s'est envolé. Le fantôme au couteau hante encore. Sachant n'inspirer que la mort, je crains ce que je peux faire. Si cruels sont mes yeux. Plus

de rêves, juste une réalité qui s'achève. Tout mon être se consume. Le démon dévore mes entrailles et mon âme, me ronge le corps, me force au drame. Dans mes yeux assassins, feu écarlate, il est haine et sur mes suicidaires desseins éclate. Sur le vent tapageur, le guerrier mortuaire glisse mes déprimés. Poison funéraire, épines du dément, la folie et ses fatales aiguilles me glacent la raison, gouttes de curare au bout des tiges, épousent mes vertiges et, pointes piquantes, pour que ma vue se fige, attisent mes visions. Si éloignée du soleil, émergeant sans retour d'un univers effrayant, monde de la nuit éternelle, ma fracture est là, cachée presque en permanence, invisible menace qui, si près et si loin, demeure isolée, mais toujours présente, toujours pesante, ... comme la mort.

Fond ténébreux d'une vallée oubliée avant le lever doré du soleil, l'humanité dans l'obscurité était plongé. C'était la guerre, la nuit, et je fuyais. Des rafales me poursuivaient. Les feux phosphorescents des phares me hantaient. Je devais me cacher. Et avancer. Pour survivre, et vivre, je devais m'enfuir. Mais une salve m'a rattrapé. Mort assassiné, je suis mort désormais. Ame dissidente, ab accusée, j'ai vécu prisonnier et me suis évadé mais, implacable destinée, l'ennemi m'a rattrapé et sans sommation m'a assassiné. Sur une route hostile j'ai avancé, long voyage où chaque jour, Auxane, je la cherchais. Souvent au retour je pensais. Aux moments ensemble

vécus, je rêvais. Derrière chaque instant je la désirais. Sur mon visage, le temps est passé. J'ai suivi tant de chemins. Plus loin que mon âge, elle m'a poussé. Ce fut un long voyage. Il nous a séparés par ses vents fous. Mais il est fini ce voyage. Loin. Si loin de tout.

Du sein des ténèbres, les lumières resplendissent. Se relancer, tomber, trébucher, chuter et recommencer, se relever, essayer de se relever, se brûler et s'en sortir, approché trop près, calciné, cendré, braises et poussières, jusqu'à l'oubli je vais mourir. Du haut du précipice, gouffres amers, si près du vide que la chute semblait salutaire, j'ai vécu. Usant mes yeux là où le néant tient céans, j'ai brûlé ma vie à rechercher de plus saines envies. Défilé de vertiges, suicidaires voltiges, jamais pour me sauver le temps me fut un utile allié. Vers un plus vaste chaos, séisme insensé, j'avançais et, désespérément, mon regard n'y pouvait rien changer ni transformer. Tous les vents se révoltaient. La tempête de feu me ravivait. Captif rancunier, j'ai trop vu pour vivre encore. Au plus profond de mon corps, la quête s'est gravée.

## 9 - WANDERLUST

**P**Lus éblouis que jamais, plus déterminé aussi, dans le creux de mes mains, lianes tentaculaires, j'ai rassemblé les vents et, dans un manteau diamantaire, serré les eaux.

Piéton infatigable, après avoir établi toutes les bornes de la terre, je suis parti. Au prix d'une danse orgueilleuse sur les sentiers acrobatiques, les battements frénétiques de mon cœur rythmaient la cadence de mes pas. De mon squelette enturbanné, là où, fleuve visionnaire, mes yeux n'avaient plus de frontières, plus non plus d'espérance, ciel fourmillant d'impudeurs, je m'achetais le droit de l'errance. Avec la grâce d'un clin d'œil, girations d'un éclair, de souvenirs encombrants, répressions et refoulements, dans les outres des draps gonflés, délices et rages, je me délestais. Cure chamanique, anamnèse inspirée des vents cosmiques, les nuits futurs se nourrissaient du temps présent. Lorsque dans le monde des esprits, volutes claires de la fumée, je grimpais, lestement je devais emprunter un passage magique, propre et auspiceux, heuristique orifice des cieux. De la naissance à l'effondrement, après luttes et stratégies, vagissement des paupières, un cri déchirait les codes de la nuit. Lapidations torrentielles d'obscénités, les yeux s'éveillaient et, rageusement, gastrologies nerveuses, l'estomac se torturait. Pour m'ouvrir l'accès à l'immortalité, bal des innocents, baigne des



survenants, les forces obscures de l'inconscient surgissaient. Satyre audacieux, dans la lumière écarquillée, folâtres lueurs nocturnes, soyeusement, cachemires, hermines et voiles satinés, j'appris à me déguiser. Lampion travesti, comme un barbet, un griffon, j'allais visiter toutes les artères, vessies, rates et reins de la cité. Au cœur de l'ennui, banalement mon corps se baladait. Mime de la perdition anonyme, ouragan de mes ferveurs intimes, par secousses impérieuses, nomade impavide, j'oubliais enfin mes fatigues et heures indécises. En fuite d'un monde de possédants, quête d'une terre permise, dans mes vieux haillons souillés, reliques d'un cruel passé, courtois promenoir, j'allais à l'euphorie de la vie. Esquivant tous les rires profanes, monde sournois qui condamne, sans risquer de me perdre, je savais affronter tous les désolants déserts. Et je les affrontais. Le vouloir plein de bonté, confiant à travers champs, vents et sirènes, les langueurs de mon âme, d'un impassible rôle, fière haleine, j'ai couvert mon chemin. Pour n'en garder que les quintessences, effluves aux vitales évidences, je cherchais ailleurs un autre monde et, radieux vainqueur, le trouvais.

Effacer le vide et ses grands fers, croire à enfin vivre l'instant, voler au-dessus des basses terres et, archipel doré pour initiés, planer sur l'horizon blanc, à la vie m'envolant je rêvais. Sans jamais voir leur fin, gouffres amers, du fond des enfers, plonger et rejoindre les feux,

frôler en complice les séducteurs catins, reprendre, échelle ascendante, un souffle et, si agile et léger, battre fort des ailes au teint blanc, atteindre tous les sommets, aux hauts hurlements d'orfraie je rêvais. Scruter en hautes, très hautes altitudes, flux qui animent la multitude, dans l'étendue du temps prendre de l'envergure, se sentir ainsi si supérieurement puissant, se faire bercer et balancer par, sampans ailés, les vents sauveurs et, déchargé de toute pesanteur, éprouver l'éther, brise légère, contempler toute entière la totalité, tel l'orfraie, dans l'inconnu et jusqu'à voir l'absolu, j'hurlais. Ce que j'ai vu, d'autres avant moi déjà l'ont vu. Mais d'eux, combien l'ont surmonté, combien ont survécu ?

En quête de nouveaux vins, nectars et hydromels qui donnent bon teint, j'ai parcouru la ville, grilles et vrilles qui, rituels sentiers de Bacchus, louvoient et tourbillonnent si bien. Purification fertile et osée entre scènes, auditoires et arènes du sphérique univers, mon destin est inflationnaire. Intense processus, perception prophétique, le crépuscule initiait ma folie et, à sa suite, l'aube me délivrait de ma démence. Piliers de la nuit, huis d'une immense fabrique, je pénétrais des domaines occultes où, sans clémence, rois et princes s'opposèrent, infatués oies de vertu, à se gaver de mes cultes. Sûrs de leurs lois, culmination du rite de la mauvaise foi, ces rogues et jactants sectaires m'enchaînèrent et, prestement, m'obligèrent à

m'enfuir de leurs terres austères. Satisfait de voir tous ces nantis et nababs ainsi épouvantés, lien social infesté, sous la placidité des nuages, longues estocades, j'écartelais leurs ambitions stériles et vulgaires, croisades inexprimables, jusqu'à rétablir le règne légitimé de la belle humeur, la gaieté, et, d'une force conquérante de nouveau réaffirmée, pour succéder avec succès à mes élégants ballets, retrouver l'efficace sérénité. Explorateur empiriste, au rythme puissant et vif des tambours exorcistes, j'ai provoqué mes expériences pour, transparence de mes vérités, de mes griffes telles des cisailles, instruments forgeurs de mes entrailles, capter la ferveur des premiers instants, vivre les énergies, le présent. Entretien hallucinatoire, mon esprit s'élevait et, des cieux précieux, mesurait les espaces. Après intense submersion dans le magma de mes orgies passées, failles, cicatrices et crevasses, d'un pas rieur il sondait les profondeurs de la terre. A me dépasser et me surpasser, plus loin et plus haut, audacieux combat, j'ai voulu voir ce qu'il y avait, obstacles et épreuves surmontées, pour savoir si, quittant mon antique habitat et supprimant toute pesanteur, je pouvais avec maturité y accéder. Dans les transports de l'enthousiasme, envoûtante régression, formes chaotiques et primordiales de la vie, je présidais aux effarants déchaînements. Me livrant à des jeux frénétiques, gladiateur vénéré des stades et des cirques, dans l'ivresse et l'errance, au milieu des

clameurs et lauriers, souverain j'ai vécu. Vivre et laisser vivre, des instants intenses, la passion ivre, je ne préserverai que la passion ivre.

Comme je descendais, gracieux, les boulevards, nu et joyeux, sur pavés, trottoirs et autres aires dérisoires, d'un pas fiévreux je dansais et me riais des ombres et regards car, pour eux, j'étais odieux. Ballet improvisé, sauts zélés sur sol bitumé, de mon fouet léger, jambes libérées, je bâtissais de nouveaux empires. Vaisseau affranchi de ses douanes amères, bruyants souvenirs d'une âme livrée à l'extase, sublime envolée, j'avais suffisamment d'altesse pour me dispenser de souffrir. Principe de densité, dans une minorité pour l'éternité, altière allure, de l'ivresse de ma danse je me nourrissais. Interlude dilaté de silences, sous des néons bleus, sauvages et précieux préludes aux feux impétueux, je redonnais vie aux anges et cortèges d'admirateurs des cieux, par la seule force des éclats de mes caprices mélodieux, réinventais aubades et sérénades. Ere de la démente, en l'honneur de déesses capiteuses et vénéneuses, sur l'étal bitumé, lieu misérable et désolé, je sacrifiais mon corps. Site de corniches et de courbes, avant d'envahir toutes les forces de mes souveraines pulsions, avidement en mes veines le souffle de mon âme se répandait. Au plus profond de ma mémoire, incidents balafrés, mâchefers et scories, je ravissais des braises enchanteresses pour, fautes illusoires, sublimer mes plaies et détresses. Sous les

transports divins d'or et de lumière, affirmation de soi par l'affirmation de vie, je renaissais et, ainsi, avec allégresse, de mes désirs jadis éconduits, triomphais. Vulnérable initiative, la colère et folie me guettaient puisque, nonchalant des reproches, à de lointains pays, territoires de roches et rivières, fastueux et riches débits de lies aurifères, j'avais confié les arcanes de mon esprit. Escorté d'une sombre escouade de spectres, esprits protecteurs issus de civilisations stellaires, au cœur de mes yeux, souterraines humeurs, j'ai rétabli le trajet initiatique. Revenu de l'ailleurs, extrapolations subatomiques, et apaisé des flux et reflux de mes états agités, mes songes baignaient dans les baies de mondes meilleurs. Débauches des âmes des autres hommes, mon corps ivre et sans demeure, dans les grottes et profondeurs, errait. A l'écoute des frémissements, affût des moindres pulsions avec la pensée ondoyante du chasseur mangeur de viande crue et dévoreur de chair rêche, j'ensauvageais mes fidèles et, érudit de la vie, leur apprenais à boire le sang riche en joie. Bandant tout mon être d'homme primordial, démesure et folie, je m'adonnais, animal, à ces instants privilégiés de vie. Délire, exaltations, meurtres et flagellations, univers rieurs et extases mystiques, incubes phallogocratiques, j'ai discours avec les esprits des morts qui, possessions diaboliques, m'ont affirmé que point encore je n'étais des leurs et que, longtemps avant que ne sonne mon heure je peux

vivre. Errance salutaire, expansion instable, je me cherchais un chemin à faire, existence entière de feux et de vents, terres et mers à conquérir, wanderlust, saison en enfer, l'absolu aux infinis étendus. Sous les inquiets regards, petites inhomogénéités de mes proches, je construisais, métissage des acquis, une autre vision de la vie. Laisant la folie se rire fermement de ma jeunesse, improbables contorsions, s'abattaient irréversiblement les murs de la raison. Par le défolement et l'exubérance, dans l'espoir d'être déjà transfiguré, violent effort pour rompre la barrière qui du divin, vision grandiose et satisfaisante, me séparait, et enfin affranchir mon âme de, licites frontières, ses terrestres limites, fluctuations des inflations, j'acceptais de m'aliéner. Répandant joie à profusion, avec mes souvenirs, ecchymose et contusions, initiales perturbations, je dansais. Puisqu'à mes côtés j'avais dieux et anges qui, à travers tous les affres du monde présent, champs scalaires et fantastiques structures, me protégeaient et, pour arguer, obscure faconde, guidaient mon inconscient, chantant à la gloire du lendemain, rien ne pouvait m'effrayer. Et à la santé de mon passé je buvais. Autant créateur que prospecteur d'intensité, avec célérité j'inventais de nouveaux mystères et, de leur silence trompeur, délivrais nombreux secrets d'auteur. A chaque heure, chaque pas, avant de m'aventurer vers de flamboyants horizons, j'invitais la lumière à me gouverner et, de ses brûlants rayons, neutrinos et

photos, m'habiller. Cravachant tout azimut la fouguese impétuosité de mes pensées, s'imposait la volonté permanente de préserver libre mon esprit. Sur tous les hasardeux sentiers de l'existence, longues destinés d'errance, les plus remarquables ivresses que jusque là j'avais expérimentées étaient, sans nuance et sans conteste, celles de la connaissance. Jamais ailleurs, nulle part de voie meilleure, je n'ai connu plus pure extase que, par les lueurs du savoir, l'assouvissement de l'esprit. Gémissement des tensions tutélaires, avec les sifflements de l'air, crissements et grommellements, affreux bestiaire, je dérangeais tout sur mon passage. Ebranlement complet de mon être sensible et pensant, des lois et coutumes je faisais fi et ainsi, bouleversais les hiérarchies des désuètes chefferies.

Maîtrise parfaite de ma respiration pour, inhumation sans pareil, étalonner dans le sens de rotation du soleil mes révolutions, instigateur d'interminables danses libertines, j'aimais les masques et déguisements, cris désordonnés, tenues assassines et lieux sauvages et sacrés. Sans savoir les vents, je barrais mon navire et, seul sur l'océan, me voyais partir vivre ivre avec le souvenir hanté de tous les héros vaincus, tous morts pour avoir trop vécus. Successeur damné, dans mes torpeurs passées se puisait ma force. Sous mes pieds j'ai vu tant de pavés se faire écraser que de leur senteur sulfurée je ne sais plus me défaire. Toutes les routes avaient la même pâle saveur du

désespoir de mener nulle part. Au-delà de l'infini et des limites, sans aucune autre intelligence que, par-delà les souffrances, marcher, survivant à mes défaites, surlendemain de fêtes, pour oser me reposer sur mon vécu, j'avais trop vaincu. Sachant que tout ce que je fus était vain, avec le silence de ceux revenus de loin, grands malades et grands brûlés, ceux qui ont vu la mort de trop près, je continuais mon chemin. Après avoir goutté avec excès les fruits défendus du destin, pour la suite de ma progression, vitale évolution, je préférais deviner et inventer mes propres images. Voir ailleurs non pas pour trouver mais pour errer, volontaire oisiveté, telle était la quête de mon ambitieux voyage. Maître des noires et blanches cérémonies, pyromane du feu des infinis, il me restait à faire valser les âmes. Désespéré de les voir un jour éduquées, lucide étincelle, je décidai de danser jusqu'à la transe, débordements sensuels et libération de l'irrationnel, danser jusqu'à l'extase, ivresse, harmonie et grâce. Se jouer des énergies telluriques, cordes et murs cosmiques, d'un pas agile survoler les vibrations terrestres, accélérateurs cinétiques, ce carnaval fantastique donnait plus sûrement un sens à l'existence. Dirigeant dans de souterraines prairies les danses des morts, toute production terrestre possédant dans les infernales profondeurs son ultime source, je tendais fièrement à introduire dans le monde des dieux les incultes créatures et, derechef, les transformer en une race



divine. Communion de la vie et du feu conduisant l'âme des enfers à l'olympes, énergie vitale qui, en faisant divaguer la raison, empêchait l'ankylose de la logique et préparais l'invention rationnelle, l'essence de la danse devenait une raison suffisante pour vivre ivre.

## 10 - CORRESPONDANCES D'UN CONDAMNÉ

ystique à l'état sauvage, à me chercher un univers de  
**M** feu, hypnotique paysage, l'envie d'embraser ma vie  
pour percer les cieux, j'ai brûlé mes yeux. Edifices  
gothiques aux toits de cristal, par l'esprit, artiste tragique, j'ai  
construit et forjeté les plus belles cathédrales, citadelles et mosquées,  
dômes aux élans inspirés, opaques sarcophages pour monarques  
éclairés. Devant temples et pyramides, mégalithes et mausolées,  
indéracinables mansardes, souvent je m'extasiais. Aveu d'infidélité,  
l'univers dans sa totalité était, suprême entité, ma véritable église,  
intime cloché. Pour respecter les lois de ma nature, dans l'art et le  
beau dont sans cesse mes sens s'enivraient, bercé par la nef sacré de  
mes symphoniques pensées, interlocutrice idéale, j'ai fait de mon  
âme un autel sacré. Chœur, cloches et orgues, trompettes des anges  
et voix séraphiques, ces mélodieux sentiments, ataraxiques  
sentiments, souvent résonnaient. Serein et fort par-delà les nuées,  
j'embrassais alors toute l'immensité des gloires du passé. A leurs  
psychotiques vanités, miraculeux vergers, je m'observais. Dans ce  
voyage au-delà de moi, perdu au plus profond de célestes déserts, de  
mes aliénantes connaissances, grivois éclairs qui pourtant souvent me  
sauvèrent, je me grisais. Convaincu par défaut que tous les dieux et

héros étaient en moi, jusqu'à la nausée je ne pouvais m'empêcher de parler. Paganisme des profondeurs, pour aussitôt en vomir les derniers mystères cachés, bouillants tréfonds de mon âme, j'explorais. A pieds et à sang, tous les combats de ma traversée, la nuit et ses dangers, de mon âme errante, rien ne pouvait entamer l'activité conquérante. Regard égaré au fond des océans, loin des fracas sablés de blanc de l'occident, éclipses et ellipses de l'orient, j'habitais un pays nu de l'humaine présence, ses remous et souffrances. Sur des horizons enflammés, larmes violentes de terreur, les vents pleuvaient les états hésitant de ma pensée. Volant par-dessus mes propres pas, hors de portée de mon passé défait, obscure bafouille, j'effaçais les traces. Déluges d'immenses suées de vide, par milices entières, telles des îles enchantées, des anges avaient un jour habitaient mes cavernes intérieures. Poussières étoilées et rumeurs veloutées, sur les rochers humiliants de l'humanité, les écumes de l'âme se brisaient et, avec elles, bruyamment je me fracassais. Yeux toujours grands ouverts, voix qui en volcan se mue, souffle chaud, simoun, mousson et sirocco, d'une nuée ardente, lave d'images et fruits d'obsidienne, une coulée de basalte de ma bouche s'échappe. Panache de fumerolles sacrées, odeurs acides et détonations, fort tard, fulminantes éruptions, mon verbe devient fertile. Etouffé d'avoir rejeté sans entraves mes cendres ravageuses,

sources chaudes et fontaines de fournaies, pour avoir épuisé ma poussière, chaleur fiévreuse, je m'éteindrais. La peur de ne pas trouver d'écho à ma quête était, de ma psyché, le cadet de mes soucis. Solitaire je n'avais pas à chercher à plaire. L'humain était poussière et de mon existence je savais pertinemment la réalité et l'essence. Dans le dénuement et la solitude, et vers de nouvelles lumières, je cheminais. Coursier sidéral, l'esprit du cosmos étant le sommet, je tendais à percer les mystères des énergies et des cycles. Cœur brave, esprit réfléchi et dispendieux, se libéraient pulsions et instincts du corps humain. Sans craintes aucunes de bafouer ou piétiner des idoles sacrées, insupportables support, j'affranchissais les caractères de la matière. A ceux qui oubliaient leurs dettes, au-delà des yeux, hautes atmosphères suspectes, les cieux demeuraient silencieux. L'éternel au bout du chemin, fatum et fortune, j'avais des vérités millénaires mais, mortelle poussière, ne possédait rien qui ne soit éphémère.

Se connaître soi, s'aventurer, explorer en soi et s'isoler, se claquemurer, oublier, tout oublier, tous les préjugés, pour, sur des sentiers nouveaux, vierges routes, redevenir conquérant et s'exporter, défricher tels les pionniers de la pensée, sans avenir et sans passé. Vivre à se surpasser, perdre ses repères, retrouver et redécouvrir ses instincts, son destin, faire de sa vie un opulent festin, une œuvre,

chef-d'œuvre, et appliquer sur soi les résultats de ses propres pensées, la quête du sens passait par la quête de soi.

Des gouttes argentées éclairent ma nuit et, de mes noires idées, âme torturée, le vent glacé dévale. A la hauteur de mon arrogance, audace et insolence, l'incompréhension venait de ce que je taisais. Les foudres des mal comprenant, sur les seules bribes de mes révélations, s'abattaient et, au cœur d'un corps à corps moins vain que n'est sain mon destin, j'ai dévoilé mes peines. Rude attitude qui m'a permis d'exorciser les démons avec lesquels il m'était difficile d'aller au-delà de moi-même, angoisses et fantasmes, et de parvenir à me retrouver pour, dans ma prison cérébrale, ne pas vivre égaré, souvent, de mes vérités j'ai douté car, à tout instant, en tout lieu, pour les solitaires marcheurs, l'horizon demeure un leurre dangereux. Chemin délicieusement parfumé, la tentation de se brûler m'attire. Sur ses senteurs cendrées, seuls des yeux fermés m'empêchent d'y déjà marcher car, fibre fiévreuse, j'ai le cœur qui, sure des braises, se promène et, à l'écoute des larmes amoureuses, se réchauffe. Rencontre éphémère, son souvenir retient mon éternité. Elle était avant, elle sera après. Sur les cendres, pour la ranimer, je n'aurais qu'à souffler. Jubileurs précoces, suiveurs féroces si loin de mes vérités, tous auront vu la face tachée de mes yeux et, par une subtile reptation, sonnailles et carillons rouillés, s'en iront croire des folies

que je ne sais pas. Dessinant des fleurs artificielles en effigie dans un désert là où, forge et pilori, j'étais un volcan, volition surpuissante, trop vite ils oublieront tous les rejets évaporés dans l'air pour ne préserver que la pierre noire calcinée. Temple de mes pénombres, cette mort siliceuse m'attend sur ma tombe. Sans s'attendrir plus avant sur mes tourments, dans le marbre badigeonné de rouge des souvenirs, les vents graveront l'empreinte de leurs froids soupirs. Coucher automnal, soleil mélancolique, des ombres de noir et de gris se mêlent à la lumière et, sous mon alibi, le temps dessinera des images trompeuses. Pour ne préserver que sa matière profonde, traître tyran profitant de son despotique pouvoir pour enfermer les esclaves que jadis il avait affranchis, il fera oublier les signes de ma richesse. Abusant des consciences, ennemi qui impose ses douanes pour ne laisser personnes lui échapper, il enverra des fossoyeurs assermentés pour, receleurs vicariants, récolter les vestiges d'un patrimoine abandonné. Impudent malfrat, jusqu'à la mort et même par-delà, souffrance induré, il rançonne les victimes de son trépas. Toutes mes heures de solitude m'ont épuisé l'ego. A la surface de mes yeux, une lueur d'amertume continue à me dériver. Vaincu par la destinée, la torturante maussadité m'a enchaîné. Vaincu sans capituler, jusqu'à la tombe j'aurais jouté. De mon sang et de mon encre se nourrit le révolté. Pensées posthumes, mains succès dans

mes bagages, j'avais d'autres messages mais, condamné, contraint, le temps m'emporte avant la fin. Je valais plus que ce que mes jours ont donnés. Le mouvement était ma vie. Là où le cœur espérait, il menait mes yeux. Fugaces saveurs, toutes les vapeurs m'apparaissaient. Palais des senteurs, sensible aux douleurs, l'invisible semblait plus vrai. Le vide retenait mes peurs qui s'y engouffraient quand, ailleurs, personne ne répondait. Maison-dieu ébranlée, souvent l'appel dépassait les limites imposées. Désormais envolés, mes champs de blé, champs de vie aux épis dorés et, lit majestueux, beau ciel bleu par-dessus les yeux, je ne reverrais plus mon pays merveilleux. Ballades et promenades parfumées, par égard pour mon passé, au loin se laissait mon regard vagabonder. Champs de blés gravés dans mes poèmes, je rêvais dans ma bohème. Où va l'œuvre inachevée que de sa fin et de son âme, du tranchant de sa lame, le temps a sectionné? Quels souvenirs, par brouillons et feuillets, seront laissés? A la nuit, à jamais sacrifiée, derrière un mot, son idée, le jeune auteur est mort. Des pensées plein la tête, par la plume sont secrètes, par l'esprit volent encore. L'histoire oublie les messages jamais écrit. Du testament mort-né, la postérité ne retient rien. Où va l'œuvre inachevée que, entière dans son mystère, entre éternité et poussière, le temps a préservée? Alternant lanternes taciturnes et brandons illuminés, j'entretenais des années de marche dans ma tête.

Tant de matins se succédant en mon âme, les horizons défilaient et toujours les mêmes gestes revenaient. Malgré froids et vents, je ne pensais qu'à avancer. Songe clairvoyant, pour ma place dans l'éternité, non celle dans la mondanité, je savais que j'avais peu de temps. Pour ne pas périr avant la nausée, à voyager, tout mon corps était engagé. Sans rien construire ni posséder, de l'instant et l'instinct qui me guidaient je vivais. Qu'importaient les voix nombreuses qui m'importunaient sans pleurs et sans cris, à travers doutes, à ma déroute je m'abandonnais. Héritier de la folie, avec mon corps pour ultime asile, en quête de l'exil je provoquais des évasions salutaires. A mes heures suicidaires, rien ne pouvait me faire échapper. Avant de renaître, je me devais de mourir et, longtemps encore peut-être, il me faudrait souffrir. Mort pour toute vie en société, trop d'envies étaient venues m'habiter. Les vents mauvais avaient souvent fait échouer mes ambitieux projets. De la pesanteur terrestre je m'étais délivré. Sous le regard de l'être céleste, je continuais à écrire les signes de ma destinée. Atome subtil, sans arrêt je mourais et vivais et, à d'autres fins, dédiais les arcanes de mon destin. Orgie d'ombres et de lumières, pour mon éternité j'ai erré. L'esprit au bout du chemin, chaque mot avait ses vérités. Sévères réalités, jeune initié, j'étais beau car je savais. Quand aux éclairs, je ne pouvais les renier.



Le serpent veillait et la folie rançonnait les affranchies. Fantôme animé, après les corps et au-delà des morts, l'âme durera. De passage dans la chair, jusqu'à l'astrée, plus ou moins éveillée, l'âme voyage. Le vol des idées avait nourri mon cerveau. Au doute et à la certitude, il s'était jouissamment rassasié. Trouvant d'autres yeux pour ses révélations, mon savoir rêvait de se révéler. De sa condition, le cœur souffrait. De l'avenir, du présent et du passé, il ne savait privilégier les temps. Au mieux de sa prison, écartelé par ses dualités, refuge à poison, à l'horizon l'être voyait luire l'unité. Avec intempérance pour puiser maturité et élégance, lumières primordiales et vitaux aboutissements, j'ai provoqué mes expériences. Postulant à l'excellence, aspirant à une sagesse plus soutenue, par la luxure et l'ascèse, à l'au-delà de l'irrationnel, fusion de l'enfer et du ciel, initiation ascensionnelle, je voulais accéder. Pour définitivement me contenter, me plaire, j'avais besoin de puissants repères, vertus à satisfaire, mais, étalon d'altérité, le serpent d'airain détenait encore des vérités que, privé des pistes mystiques, je n'avais pas puissamment épuisées. Alors que tout mon corps cyclothymique sombrait dans la folie, un songe me vint à l'esprit : les yeux sauvages traversent la nuit même si le serpent poursuit son errance infinie. Derrière la porte de la septième maison se cache la raison. Avant sa course vers l'horizon, j'aurai grandi. Les cercles et ellipses

poursuivaient leur mécanique soignée. Sous les fébrifuges vibrations du soleil froid de l'automne j'ai appris les tragiques habits de ma vie. Les étoiles écrivaient les arcanes du destin. Pétrissable particule, je subissais les ravages de leur festin. Avant de m'endormir, puis de revenir, orgie fatale des corps célestes, j'aurais compris. Dans ma mémoire serait inscrite une nouvelle défaite. Au milieu de la nuit, vers les cieux j'ai élevé mes yeux. De ce qu'ils m'avaient décidé, rien ne transparissait. De jadis à aujourd'hui, à décoder les dieux je n'avais pas mieux appris. Les lumières écrivaient les destinées. A chacun son étoile, à tous la même fatalité. Pour ne pas rechuter, sans cesse il fallait s'élever. Sur mon éternité, le serpent veillait. Le corps astral était un ambitieux passager. L'individu ne faisait que passer. Par l'eau et le feu, j'étais né. Pour affronter ma condition je m'en laverai et périrai. Royaume des pieux réservé à une élite de condamnés, aux âmes bien nées, l'avenir se laisse rêver. Aux autres, il est seulement permis de se nourrir de poussière puis, jusque dans les sombres profondeurs de la terre, ramper. La sagesse est un privilège qui, boisson des immortels, sur soi se violente. Sans la pesanteur de l'air, les créatures s'asphyxient. A celui qui sait, aucune liberté n'est offerte. De la nuit, seuls les aveugles peuvent durant une vie entière se satisfaire. Pour faire taire le serpent, l'humain demeure vulgaire, aux enchères vend son âme et sa chair. A la conquête des vents, il

subit les éclairs. La vie, énergie vitale, comme un feu, brise le roc,  
message sacré, et là, marteau d'acier, laisse les éclats.

## 11 - BOHÈME D'AMOUR ET D'ALCOOL

ur les quais où, nuit humide, la brume a bréviairement  
**S** envahit mes pensées, âme accablée, de part en part du port  
des naufragés, je traîne mon corps dépravé. Pénétré de  
pleurs de plaisance, gestes sans paroles prononcées, j'ai des silences  
pensifs. Au bord de la jetée, récif des écorchés, les vagues peuvent  
continuer à se dérouler car, pour l'éreintante éternité, je n'ai plus à  
me préparer. Après la mort, qui j'étais, après ma mort je saurais.

Confusions sans causes dans mon esprit, des bouts d'idées  
s'enchaînent et, sans rien envisager d'autres, vues cyniques et sans  
issues, se choquent. Quelques mots pour se faire pardonner d'avoir  
trop parler, puis retrouver le silence et se faire oublier, à toutes  
dépendances échapper, sans jamais se retourner, vivre dans l'ivresse,  
vie vécue à pleine vitesse, d'un explosif exposé dans mon cerveau j'ai  
tôt allumé la mèche. Las du tumulte de la cité, trop de bruits avait  
nuis à ma santé. Crédule et confiant, je ne m'étais pas protégé. Plus  
coupable encore qu'un condamné à mort, plus victime aussi qu'un  
innocent en sursis, je suis passé à côté de tant de vérités !  
M'attaquant seul à un univers tout entier, je me suis posé à l'opposé  
du reste de l'humanité. Revers de vertu, outrage prémédité de l'otage  
étranger, rageusement j'ai décidé de la violer. Blessures trop

profondes en moi, traumatismes et fractures, je conserve encore au corps les traces de mes démesures. Malgré cela il se trouve toujours après soi des successeurs, héritiers et survivants. Pour eux, je retarde mon inévitable suicide. Pour eux aussi, dans une inéluctable folie, mes fêlures, je sombre. Isolé au milieu des nuées d'aveugles et estropiées, je vivais dans l'incompréhension. Inconsolable solitude, je me suis consumé. Sur les sentiers ardu de ma destinée, je suis venu, j'ai vu et j'ai vomi.

*« Tout brûler, ne garder que les cendres, partir en fumée sans jamais redescendre, bonjour colère ! »* Dans la rancœur, la haine de souffrir, j'épouse la douleur de m'incendier et m'enfuir. Cris désespérés, visions et cendres, les âmes enchaînées ne peuvent me comprendre. Autel de poussière, il n'y a qu'un séjour et, sans amour, j'y vie ma funeste misère. Au néant qui oppresse et se joue des efforts, les noms disparaissent quand se vident les corps. Et l'amour aussi ! Eternel espoir, fuite d'une flamme jamais morte, je lance un ultime appel qu'au loin la vague emporte. Durant le naufrage, souvent j'ai cru tenir droit devant. Mais l'humain, implacable vampire, saborde le voyage. Et l'amour aussi ! Quand un cœur pur à mes yeux fait présence, là vient l'épreuve la plus dure : préserver l'innocence. L'esprit explore dix mille vécus sans goûter les trésors. Ma quête invaincue d'absolue les détruits, les dévore ! Aux feux la vie ! Les

vents d'éther me libèrent des étincelles d'espoir. Dans ma mémoire, je me rappelle un port d'éden, square de l'hymen. Ce fut l'heure assassine où, crépuscule du jour, les éclairs du temps vécu ont braisé l'amour.

Par-delà l'aura d'or, bûcher de l'aurore, j'irais renaître l'étendue divine qui, de sa flamme câline, soumet la mort. Silence froid dans mon corps et ma tête, obscur frisson libérant mon âme secrète, la nuit vient où, onction du venin, le serpent œuvre et me pervertie. Poésie, il recouvre ma chair meurtrie. Ivresse d'une nuit sans sommeil, absence de lit et poste de veille, d'un seul coup, force et puissance d'un rêve debout, illusion de l'être, brut assoiffé de tout, une illusion, c'est tout, l'immensité semble m'appartenir. Pour vivre, survivre, je cherchais la lumière. Pour vivre et survivre, je quêtai l'amour. Au plus je m'approchais de la folie et dans une démence irréversible m'enfonçais, au plus je me réjouissais et poursuivais ma quête de l'indicible. Humilié, arrogance récompensée, je pourrais reposer ma chair endolorie et, lit chaleureux de vie, coucher mon âme anéantie. Terrassé par les chantiers de l'utopie, afin d'y achever ma nuit, je n'ai même plus assez de vigueur pour me hisser jusqu'à mon grabat débris. Une fois de plus, ruiné et dévasté par l'humidité et les rats, d'un vieux et ravagé matelas je devrais me contenter. Une fois encore, à l'obscurité d'une chambre mal isolée, je devrais

m'abandonner. Dans sa moiteur ambiante, ses odeurs et fumées, une nouvelle fois, de trouver le sommeil réparateur je devrais m'efforcer puis, comme si de rien n'était, me laisser aller et, dès l'aube, me réveiller, sur mes sentes inachevées me relancer.

Quelqu'un, je cherche quelqu'un. Plus qu'un corps, je veux une âme. Un soutient, je recherche un soutient. Jusqu'à la mort je veux l'âme. De l'autre côté, sur la rive, je vois défiler mes rêves et espoirs. Débarcadères abhorré, je regarde glisser mes doutes et idées noires. Soudain sur moi le temps s'est arrêté. Dans une onde mauvaise à boire, le fleuve des âges continue à se déverser. Sur l'autre rive, mon âme s'est échouée. Dans un cuvier de plomb, j'ai perdu la fièvre qui m'habitait. Derrière l'écume, mes heures avancées, je me vois disparaître. Sans vaincre les vents mauvais et courants maudits, le soleil de mes jeunes années s'en est allé. Il y a un lieu que je préfère sur cette terre, une île, un rêve, ce paradis c'est mon enfer. L'amour, pays imaginaire pour cœur bigots et esprits libertaires, oasis dans le désert, mirage et diamant vert, ce paradis c'est mon enfer !

Tombe noire, pintes et citernes à bières, mon corps gît. Affres et enfers, il a toujours brûlé ses logis. Errant à fiel haleine, chair endolori, il attend le repos. Jamais à ce corps débris le vent n'a allégé sa peine. Jamais plus sûr amant que ce bohème, blême criminel

rêvant à des cratères bleuis et allant sans savoir à quel totem confier son pis, grelot de la folie, il n'a épousé. Exécrable voyageur, l'homme condamne ses jours et, sans goûter une seule larme de sa tiédeur, traumatise ses nuits. Quiétude d'une chambre de repos rien que pour moi, pour la nuit, l'éternité, j'aimerais m'étendre et, blasé, blessé, m'éteindre. Oriflamme de la mélancolie, calme avant l'embolie, je ne vois dans la nuit noire qu'une lointaine Auxane, compagne qui, concubine à la taille fine, s'est échappée, évadée et enfuie. Demain, jurés missionnés par greffiers, assesseurs et huissiers, les princes de la cité, vénérés épiciers, je serais mis à mort. Moi-même ex expert, homme de main, licence accrédité, je sais ce que c'est que de tuer. Acquis du métier, par expérience appliquée, descendre et nettoyer, à tout moment encore, matadors matamores, je peux choisir l'instant qui, non-lieu du contrat, de fuir et m'abaisser me dispensera. A la cave les vieux dossiers, pour Auxane, déesse irradiée, j'avais renoncé à toutes ces occultes activités. Parfaitement intégré, jadis nervi servi j'avais la loi pour moi. Bastion des possédants, monde où la grandeur humaine est puissante, richesse et domination, je fréquentais palais et rois. Mais partisan d'aucun prélat, j'ai renoncé à tout cela. Et je ne le regrette pas. Harassé par mes trop longues heures, acréages du bonheur, les brumes de mes nuits, nids de pestilence, ne parviennent pas à biffer, rayer et raturer son souvenir du parloir de mon cœur.



Puisque j'ai perdu la femme pour qui je me suis mis hors-la-loi, condamné par les circonstances, je vais faire un saut, plongeon funèbre dans les ténèbres de l'existence. Sans direction ni conviction, en quête d'un accueillant matelas rien que pour moi où, reconnaissant, je reposerais mon corps pas encore froid, défunte nuit sur les quais endormis, insomnies constantes, j'erre. Dernier examen de conscience, confessions et confidences, je méditerai sur le parcours de ma vie et ses déchets. Malin migrant du sort, demain je serais mort et, avec mon corps, mes ambitieux desseins à jamais s'évanouiront. Personne ne connaîtra les grandes idées que j'aurais tant aimé réaliser, tous les rêves et projets que ce soir encore j'ai échafaudé. Pour tous ces motifs là, et autres arguments encore, dans une déchéance que jamais je n'ai sue contrôlé, j'ai ruiné mes sens et ma raison et me suis détraqué. Même si la fortune s'est parfois émue de moi, trône du monde perdu, bien avant de devenir le forcené que je suis désormais, je me suis vu décliner. Pour ne pas avoir voulu maîtriser mon sort, sans remparts, sans renforts, pour avoir aimé beaucoup trop fort, à tous les excès, tous les écarts, je me suis exposé.

La grâce, le don, mon sang, ma passion, Auxane est le souffle et la quête, mon éternité et ma lumière. Quand les cieux s'assombrissent, rouges bouteilles toujours vides, que mes paupières

s'alourdissent, senteurs enivrantes, quand je croise des démons et leurs maux délirants, que la fièvre me dévore, ivresse décadente, quand après avoir rampé toute la nuit, la charogne me séduit, qu'il n'y a plus rien à faire, que l'humain m'a mis à terre, à mes appels dépravés, perfides messages, à ma soif d'enragé, fatal voyage, la réponse que je sais est absente de la terre. A ma demande courroucée, qui peut m'aider, pour m'extraire des enfers, est absent de la terre. Quand je pense achever dans la boue mon destin, que je crains croupir isolé, poussière en mains, quand pour ne pas avoir à fuir, chaque soir il me faut mentir, que ma fielleuse déchéance me plonge dans le vide, quand les vents véhéments et bizarres du désespoir m'abreuvent et me noient d'idées noires qui, hircins épicycles, pour toujours m'éloignent et me frustrent, jamais ne me soignent, à ma cruelle existence, moments de pâleur, à ma vie d'errance, mon âme qui se meurt, la réponse que je sais, pour m'extirper des enfers, est au mépris de la terre. A ma supplique déprimée, qui sait m'aider est ailée dans l'éther.

Autour de moi, bruits et silences accompagnent chacun de mes pas. Au loin, voiles et mâts s'entrechoquent avec fracas. Au port aussi le vent est créateur de cris. Sans papiers ni bagages, juste l'onde d'une âme qui se replie, sur l'un des navires amarrés, dans les cales, coursier du monde et ses annales, j'aurais pu m'embarquer et, caché, à la

prochaine escale me laisser emmener. Mais, hymen des soupirs, pavois brisé, je ne veux plus fuir. Jusqu'à l'extrême déchéance, l'image pesante et récurrente d'Auxane aurait dévoré mon existence. Aux brèches des voûtes de la destinée, pour un semblant de vie, regains rédempteurs de mes aliénantes virés, je veux encore préserver ma dignité. Vapeur paraissant pour peu de temps puis disparaissant pour longtemps, la vie est l'instant qui précède la mort. Et la mort n'est qu'une ombre.

Sans avoir eu le temps ni l'espoir de nacer mon existence, iriser mon histoire, je vais mourir. Vertige et mal de vivre, à ce mal être je me livre. J'aurais vécu un peu de vie, vécu jusqu'à l'oubli. En partant de là, j'emporte en moi tous les mystères que tait ma voix. Vertige et frustration, là où mon âme exige, la vie dit non. Trouver les mots et en remplir ma vie, me conduire en héraut, vaincre les silences et mes nuits, j'avais trouvé en moi, saines vertus, l'idée d'un bonheur. Mais l'éphémère a vaincu. Dans mes nuits trop folles, poreuses émotions, j'ai bu des verres d'amertume qui, par coutume, avaient l'heureux goût de l'alcool. Spirale sépulcrale, je souriais. Au lever du matin suivant, plus qu'avant encore je souffrais. Doux et parfumés, j'ai lu des livres qui, voluptueuses envolées, conjuguèrent amour et ivresse. Senteurs de splendeurs et de liesse, entre les lignes je respirais. Cependant, dernière page venue, je n'avais toujours pas

vécu. A perdre haleine, vie sans issue, j'ai couru. Son impasse était la mienne. Je croyais l'avoir vaincu mais, près du pied d'un réverbère, j'ai vu mon âme nue et perdue, sans lumière.

Pour me loger avant d'atteindre un état de dégradation trop avancé, je poursuis ma quête d'abri. Si une auberge même passablement délabrée m'offre pour la nuit sa paille et son hospitalité je serais satisfait. A travers l'ébène, décombres inhabités, seule urgence que je m'impose, je traîne mon corps pas encore mort. Dans un providentiel temple de félicité, salutairement l'indigent écorché s'est retiré. Chaumière un peu sombre, orée d'un hameau de soleils, rires aux danses irisées de vermeil, elle abrite des humeurs et des ombres. Si faible avec ses murs si peu épais, son toit se donnant l'air fort résistant, la frêle demeure semble nue et écrasée et, sous un ciel d'orages menaçants, dort. Sur ses larges volets, balcon de romance, une raie amusée de lumière se dépose. Elle fuit les fielleuses saveurs de l'errance. Ici est l'intime asile où je me repose.

## 12 - OFFRANDE A L'ABSENTE

**A**près ripailles et outrages, le spectre lourd et léger de l'abîme s'empresse de venir vidanger chair et psyché. Pièce vide de vie, néant qui se fracasse, je passe de longues heures à lentement me durcir. Comme des peurs dans un cauchemar qui me laissent seul enlacé d'une nuit noire, sur mes idées lisses, les ombres de ma chambre se réfléchissent. Essaim d'éclairs, devant mon train funéraire, instants damnés, j'ai vu défiler des rayons cryptiques, défilé hypnotique, les instantanées de ma mémoire écorchée. Procession psychotique, ma vie envolée, à l'obscurité du regard, la mort est l'unique passage où, bref cantique du départ, les yeux voyagent. En de lointains océans, pour n'en plus jamais revenir, las du temps qui passe, j'ai fui. De leur blanc, pour n'en plus jamais souffrir, las du temps qui chasse, j'ai vidé mes yeux. Pour n'en plus jamais mourir, temps qui casse, j'ai aimé la folie du présent. Hélas, sur le chemin, en mon destin, mon regard me fit croire mais, de tout l'or du jour, de mauvaises voix autour me cloisonnèrent. Las, beaucoup trop las, dans la détresse j'ai vécu. Le temps m'a usé. Le temps qui passe, chasse, casse et concasse, il a vaincu toute ma liesse.

Demain, au lever du soleil, la lumière pénétrera les persiennes, vitraux étoilés, et dehors, lambeaux de l'éveil, des passants

arpenteront les corridors de l'esquif, boulevards et récifs. Après l'aurore, premières lueurs, liqueur des prémices, de l'autre côté de la cloison s'entendront les apitoyantes conversations, râles dépressifs des locataires voisins, chacun englué dans son délicat destin. Et pétrifié, joie lointaine d'une éternité que jamais je n'atteindrais, je reste là. Retournement de valeurs, je voulais être roi, me voilà hors-la-loi. Puisqu'à ma naissance je n'avais pas hérité d'un empire, depuis lors, au néant ou pire, j'aspirais. Changer de vie, donner, se donner et s'offrir, soi, souffrir aussi, le rêve était en moi. Non pour partager peines et joies, mais pour ouvrir et vivre une nouvelle voie. Devenir meilleur en devenant lumière.

Enfin allégé, esprit en paix, dans les champs et les près, à travers bois et forêts, sentiers inhabités, je pouvais vivre seul désormais. Amoureux d'une nature apaisante, peur absente, sans bruits, sans cris, seulement les musiques de la vie, paysages magnifiques, êtres tous fantastiques, mon rêve, mon île, après le jour, le seul asile, j'affectais aller en chasse, gibier de race, et, au creux de la nuit, partais retrouver l'oiseau de minuit. Mon cœur battait fort, fort du vide qui dévore, du jour qui endort, et de l'absence plus encore. En errant loin de chez moi, de partout, jubilateur exilé, je voyais des soleils, vies sans sommeils, et je jouissais. Quand l'aube s'approchait, pour la fuir je courais, courais, courais loin. Conscience endormi, à

l'oiseau de minuit, je rêvais et, forfait insensé, ailes nacrées, bel oiseau sacré, je voyageais.

Souffle incandescent de mes jeunes années évaporées, je n'ai plus l'ardente passion, plus non plus le cœur, moteur de l'action, pour continuer sous les embruns éthérés de la prédation. Retombé parmi les humains, aura perdu, pour tenter de trouver à mes aventureuses heures une issue meilleure, je me devais d'arrêter. Parce que je n'étais pas celui que je résistai, je laisse derrière moi une vie d'aliéné. Ultime aile avant la mort, à la facile crédulité, j'ai préféré la folie du silence. Jeune dissidence, j'aurais voulu me taire bien plus encore mais, danses et musiques, mon corps s'obligeait à parler et, de l'existence, voulais vivre ivre. La pesanteur de la conscience cloisonne mes instincts. Ne rien posséder que des souvenirs, se voir immortaliser par et pour des soupirs, au-delà de mon testament inachevé, il me fallait renaître. Limites humaines, pour connaître, comprendre et apprécier l'existence, je n'avais pas le temps de faire toutes les nécessaires expériences. Pas maître des choix pour profiter d'une vie idéale, pour retrouver la voie royale de mes idéaux enchantés, à chaque instant je devais surpasser mon passé. Indolemment je dérangeais les sommeils que rien extérieurement ne distinguait de la mort. Donner un nouveau souffle à l'être, voilà quelle était ma terrestre mission.

L'art est long, la vie si courte. Parcelle d'une vaste humanité, l'écrit du poète s'oublie. Eclairs puissants, détresses et amitiés, j'ai écrit des poèmes qui, impérieux soupirs, sont restés inachevés. Par celles qui les ont inspirés, les cris du poète s'oublient. Sortis de moi, vomissements et rinçures de mes émois, pour en raffiner la finition, plus en profondeur j'aurais voulu sculpter encore ces excréments cérébraux, gerbe rauque déclamé, et n'ai eu le temps ni la respiration nécessaire pour achever mon œuvre. A fort regret, derrière moi je laisse des mots maladroits, mots de jeunesse et mots étroits. Nocturne nacelle, l'auteur n'a pas su fidèlement traduire tous les tourments de mon âme mais, vol trop orageux, seulement laissé, selon les vents qui intérieurement m'animaient, des essors de ma pensée. Comme si rien déjà n'avait existé, marcheur infatigable, je rêvais de tout transformer, tout réinventer, et tout cela, étincelle de vie, par ma propre alchimie.

*«Lumière de feu, ô braises des éclairs, pluie d'abats, orages, eaux des espoirs, dans l'explosion cendrée du tonnerre, cyclone poussiéreux, fais ton devoir!»* Aux spectres et nuages, joute oratoire, l'artiste incante les vents nectaires investis de lueurs. Aux souvenirs de l'errant solitaire, son voyage naît de tourbes et vannures le créateur. Sur les rais violentes, indigo vespéral, se fugue le nouveau souffle raclure qui, du vaniteux, la nécrose animale, dérègle les sens à leur bistré vidure. Aux



terreux spadassins, nuits salaces, fournement de laderies et démerites, teintés de l'ocre abasie sur dents voraces, il flamme les nématodes qui, démons nomades, les habitent. Le passager clandestin en nef nécrophage, frustré du cœur des lubriques valetailles, à leurs vétilles vomissures aucun avantage, par l'âme seule brûle d'amour sans faille. « *Voleur de foudre, esprit en liberté! Voleur de foudre, œil en vérité!* ». Des routes et des nuits qui n'en finissent plus, jusqu'au bout de l'envie, à la conquête des vides et des rues, dans le silence, l'absence et le mépris, j'avance et reconstruis ma vie. Sous tous les vents, souffles et courants, j'ai navigué tant et tant que, voile froissée et fissurée, houle envoûtante à s'y noyer, mon embarcation fragile a dérivé.

Après des vies de haine enchaînées aux années loin des allées de l'éden, dans l'altitude éthérée, cœur au bord du vide, j'ai laissé la solitude me perdre et m'isoler. Rêve d'amour, songe merveilleux, halo de lumières tout autour, je la vis en mes yeux. Cortège numineux, lueur du cœur amoureux, je vis sa flamme en retour. Dans le bruissement des fleurs et vents, doux murmure caressant, j'ai aimé son azur. Sur la rosée des âges, reflets si sages de mes pas silencieux, elle glissait un pur frisson. Aube illuminée, fille aux seins de soleil, la grâce l'habillait. En moi à tout jamais, ses splendeurs l'ont

brillaient. Quand la nuit s'achève, une présence et un rêve, elle est encore là. J'ai vécu une nuit, un doux rêve aussi.

Venue me voir, voir mes idées noires, je n'avais pas sommeil, il restera jusqu'au réveil. Vision étrange, seule amie qui un jour ne m'ait jamais compris, j'étais avec un ange. Si aux ailleurs d'amertume la fuite m'est coutume, jamais encore avec un tel être à mes côtés, je n'avais voyagé. Détresses dans mes veines, je l'ai nourrie de mes peines. De ce mystère insondable, elle et moi sommes responsables. Beau voyage, un peu réel, un peu mirage, j'ai vécu une nuit, doux rêve aussi. Un peu intime, un peu étrange, j'étais seul avec un ange.

Paupières alourdies, silence et ennui, dans l'univers clos, flamme enfermée à l'intérieur, heurts et ruptures, j'ai sacrifié ma lampe à l'acrimonie d'une chambre obscure. Austère instance, âme endormie, je venais nettoyer, lourds verres de ma lanterne d'ester, les larmes de mon âme. Dernier espoir, flamme dans le regard, à toutes les étoiles je murmure ma plainte. Accroché à la vie, debout, tête au ciel et mains jointes, fixant le nébuleux infini, de mes yeux meurtris et voilés, j'ôte le crime noir velouté d'une enfance envolée. Abîme profond dans lequel je me plonge, plaisir sordide, j'ai ce mal sadique et viral qui me ronge. Obscur vision de naître un monde fragile, la fumée épaisse envahit mon corps servile. Les frimas s'étendent et

nécrosent mon âme pensive. Règne sur des lumières lascives, ô fortune, asile qui si souvent m'a vu faiblir, ne m'abandonne pas au moment de partir !

Avant que le dieu numineux n'émerge des ténèbres, de toutes mes angoisses biliaires, pour mieux livrer mon esprit aux empires de la mort, j'ai vidé mes entrailles et abandonné mon corps. Sur mes joues rougeoyantes, les vents frissonnants soufflaient des gifles de givre. Cerveille flinguée d'un survivant de l'horreur, avec fureur j'ai repoussé les limites de la nuit, puis me suis endormi. Devant le miroir, la vraie blessure met l'âme à nue. Ni au-dessus ni au-delà, rien ne peut l'empêcher d'enfin se voir. A cet instant, l'âme se découvre et, dans un vertige effrayant, sombre. Candeur perdue, il ne lui reste plus qu'à définitivement se saborder. Elle pourra ainsi enfin se relever, affronter vents et tempêtes que, de son regard, ses égarements avaient détournés. Toute une vie se retrouve ainsi anéantie. Avant de monter dans l'olympie pour être reçu de plein droit dans l'assemblée des dieux, aux enfers, démons et sombres ombres, j'allais ravir mon âme chère et, dans les cieux, strates élevées, la transporter.

Insoutenable froideur, au fond de mon miroir je dépose un dernier regard. Soufflant mes ultimes prières et espoirs sur mon visage, la mort fait son devoir.

Sans avoir été empereur, sans avoir été un dieu, sans avoir connu le bonheur ni fait mes adieux je meurs. Au cœur de mes peurs, ailleurs de ses yeux, Auxane, fille d'Ariane, sans avoir été empereur ni dieu, loin du bonheur et de ses yeux, seul et sans adieux, je meurs. Les vents et les mers, le soleil et la terre, les saisons et les heures, je laisse tout et je meurs.

Tiède atmosphère des feux couchants, de place en trottoirs, un titubant erre. Sur un banc, à la nuit noire, il n'ose allonger son corps. Habits et visages souillés de solitude, voyageur enlaidi par ses désillusions, il fraternise avec l'alcool, rouge poison, sournois refuge d'une vie trop rude. Dans le ciel velouté recouvrant l'âme et la chair, reflets écarlates, il voit Vénus, brillance lointaine qui d'éclats le dévore. Déesse étoilée, vers elle il se hâte. Ultime ivresse, à sa muse, beauté dont il fut fidèle serviteur, le vagabond ivre délivre un dernier souris. Ressentant la fin dans son cœur qui s'use, il implore la grâce du créateur. Rage conquérante de vivre, sur son manuscrit blafard se jeta l'encre bleue et les mots ivres, hymnes à la vie et à l'art. Pris de vertiges, furie débordante, vers l'infini, l'homme nouveau s'est vu

partir. Pour achever l'œuvre, plume délirante, l'auteur eu la mystique vision de vivre l'envie. Un billet d'humeur dévoila son ultime message : « *A la liberté toujours tu penses. Dans l'amour est ton essence !* » A l'ombreux creux du jour, son béat visage s'écroula.

## VENI VIXI VICI

Quelques soient les déserts, les nuits sont fraîches et, perpétuellement, les vents soulèvent sables et poussières. Paysage de passage, je voyais mon ombre s'allonger. Au loin, le soleil s'étendait, près de l'horizon allait se coucher. Détermination du désespoir, j'avais oublié mes rêves et envies. Vie par négation, je n'avais gardé en moi que mes pulsions d'autodestruction. Toutefois au lever du jour, âme épurée, j'avais de nouveaux yeux. Durant la nuit, les vents avaient éclaircis les cieux. De la soirée dernière, rares sont les êtres qui auraient soutenu la folie incendiaire. Pourtant, périlleuse épreuve, du lavement par le feu je sortis vainqueur. Dans mon brasier, longtemps j'ai crains m'isoler. La solitude est le salaire de la raison. Les preux sont rares là où vaincre est la seule gloire. Et j'ai survécue. Le temps d'un chaos, s'est rempli mon vécu. Au-delà de l'espérance, poitrine éblouie, je fus habité par la lumière et ses silences. Quittant le monde réel pour devenir flamme dans le ciel, j'ai souffert sans larmes de n'être plus qu'une âme. Sévères et graves dans ma psyché, la fièvre déposait des éclairs. Des hurlements d'austérité s'étaient emparés de ma mémoire. Reniant toutes les épopées de l'histoire pour ne conserver que ma propre odyssée, j'avais soif d'horizons

caniculaires. A l'idée de tous les posséder, je brûlais. Le monde n'était que vents dans ma destinée. Trop souvent humilié par les rudes nuits de l'hiver, à des réveils cendrés je rêvais. De mes détresses, les braises de l'aurore sauraient décoder les messages. Pour abriter les liesses de mes cris d'ivresse, je pensais alors à des décors d'orgie. Rien de construit n'avait encore capturé ma pensée. Opéra improvisé, je vivais à l'instinct de l'instant. Torches pour l'avenir, le chaud des corps bouillait sous ma peau encore. Pyromane initié, sur mon néant je régnais. Cette nouvelle liberté m'enivrait. A force de fureur et sérénité, plus haut que le fou ne sait s'élever je me suis hissé. Mes colères impassibles m'avaient guidés vers des victoires incessibles.

*... à Dionysos, Seigneur des âmes.*

**FIN**

**Du même auteur :**

*Violentes espérances*, MC-Editions, 2012.

*Voluptés & Effleurements*, CHEVALION Edition, 2013

*Le puits des âmes perdues*, CHEVALION Edition, 2015

*Le Dandy de Paris*, CHEVALION Edition, 2015

*Les cris d'orfraie*, CHEVALION Edition, 2016

*Tunisie, Hommages & Dédicaces*, CHEVALION Edition, 2016

*Ordo ab chaos*, CHEVALION Edition, 2016

*SUB ROSA, l'Histoire, ses mensonges, ses mystères, sa mystique*, CHEVALION Edition, 2016

*Il était une fois Kairouan*, CHEVALION Edition, 2016

**Du même éditeur :**

Tahayyoûj 1, 2016

Tahayyoûj 2, 2016

Pour contacter l'éditeur :

Catalogue complet de CHEVALION Edition à consulter sur le site internet :

[www.h2mgroupe.fr](http://www.h2mgroupe.fr)





*LE PUIT DES ÂMES PERDUES*

Livre de poésie de Jean-Baptiste MESONA

Un ouvrage de CHEVALION Edition

Conception et Réalisation par CHEVALION Edition

4<sup>ème</sup> Trimestre 2015

Pour contacter l'auteur, vous pouvez lui écrire à :

Jbmesona10@hotmail.fr